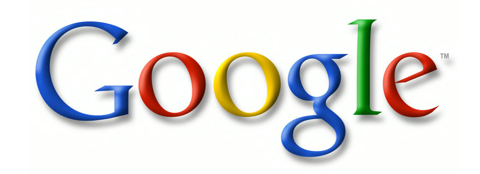
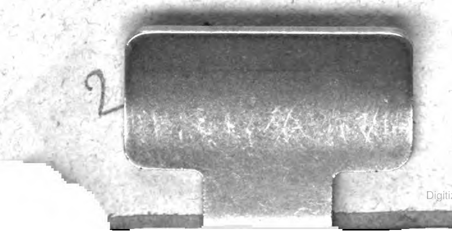






L'ABSENT.

I.

Liste exacte des ouvrages de Mr. et de miss Edgeworth.

RATIONAL PRIMER, by Mr. Edgeworth.

EARLY LESSONS FOR CHILDREN, in ten parts.

PARENT'S ASSISTANT; or, Stories for Children, 6 vols.

EXPLANATIONS OF POETRY, by Mr. Edgeworth.

ESSAYS ON PRACTICAL EDUCATION, by Mr. and Miss Edgeworth, 2 vols.

PROFESSIONAL EDUCATION, by Mr. Edgeworth.

LETTERS FOR LITERARY LADIES.

CASTLE RACKRENT.

ESSAY ON BULLS, by Mr. and Miss Edgeworth.

MORAL TALES, 3 vols.

BELINDA, 3 vols.

LEONORA, 2 vols.

GRISELDA.

POPULAR TALES, 3 vols.

TALES OF FASHIONABLE LIFE, 6 vols.

PAMPHLETS.

LETTER TO LORD CHARLEMONT ON THE TELEGRAPH, by Mr. Edgeworth.

MR. EDGEWORTH'S SPEECHES IN PARLIAMENT.

SCÈNES

DE LA VIE DU GRAND MONDE ;

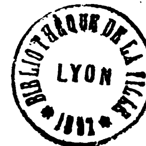
PAR MISS EDGEWORTH.

L'ABSENT,

OU

LA FAMILLE IRLANDAISE A LONDRES.

Traduit de l'anglais par le traducteur D'IDA, DU MISSIONNAIRE et de GLORVINA.



TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

PARIS,

CHEZ { H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault, n°. 12.
GALIGNANI, à la Librairie étrangère, rue Vivienne, no. 17.
RENARD, Libraire, rue Caumartin, no. 12.

1814.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

En publiant la traduction de *Vivian* et d'*Emilie de Coulanges*, nous avons annoncé celle de l'*Absent* qui complète le dernier recueil de *Tales of fashionable life, de miss Edgeworth.* Voici cette traduction qui est imprimée depuis trois ou quatre mois, mais dont nous avons suspendu la publication, qui peut-être même est encore aujourd'hui prématurée. Nous dirons d'abord un mot du titre de l'ouvrage, car celui de *la Famille irlandaise à Londres* est ajouté, et ne se trouve pas dans l'original. *Absentee* est en anglais un mot assez nouveau, ce nous semble, et dont on se sert particulièrement pour désigner les propriétaires irlandais qui abandonnent le soin de leurs terres à des agens, et en dépensent le revenu, et bien souvent aussi le fonds, à Londres. Les guérir de cette espèce de manie est le but que miss Edgeworth s'est proposé. Nous ne savons si elle y a réussi, mais il est certain que l'ouvrage a eu

beaucoup de succès en Angleterre, et qu'il a été jugé le meilleur des trois qui composent le recueil. L'*Edimburg review*, dont la critique est en général sévère, en reconnaissant à miss Edgeworth un grand talent littéraire, en louant beaucoup ses productions, ne fait néanmoins grâce à aucuns de leurs défauts; mais il ne trouve, pour ainsi dire, rien à reprendre dans l'*Absent* qu'il place fort au-dessus de *Vivian* et d'*Emilie de Coulanges*. Peut-être ce jugement ne sera pas confirmé à Paris, sans que pour cela l'*Edimburgh review* ait eu tort de le rendre. Les lecteurs français pourraient avoir raison de leur côté, en décidant autrement que ce journal. Il est certain qu'il y a dans l'*Absent* un genre de mérite qui ne peut être bien apprécié qu'en Angleterre. C'est la peinture fidèle, frappante, et ingénieusement tracée des différentes classes de la société en Irlande; peinture où tous les traits distinctifs de chacune sont bien marqués, en conservant toutefois ceux qui sont communs à toutes, et en variant les scènes par le contraste de quelques caractères anglais ou écossais. Plusieurs détails intéressans, qui tiennent aux localités, perdent beaucoup de leur prix, pour des lecteurs qui

sont étrangers à ces localités. Nous avouerons donc que la traduction de ce roman nous a présenté infiniment plus de difficultés que celle des deux autres, et qu'en prenant plus de peine, nous avons moins réussi à ne pas affoiblir l'original. Nous n'avons cependant usé que très-rarement de la ressource dont beaucoup de traducteurs de cette sorte d'ouvrages font usage, celle, fort commode, de supprimer ce qu'ils ne peuvent traduire; nous ne nous sommes permis ces suppressions que pour quelques passages qu'il était à peu près impossible de rendre en français, de manière à conserver ce qu'ils avaient de spirituel ou d'agréable en anglais. De ce genre sont quelques plaisanteries de Mrs. Dareville, à la fête que donne lady Clonbrony.

Une chose qu'il était impossible de conserver dans la traduction, c'est la prononciation de lady Clonbrony, tantôt affectée, quand elle s'observe, et tantôt franchement irlandaise, lorsqu'elle s'oublie. Nous avons essayé d'en donner une idée en quelques endroits.

On peut en dire autant du jargon de sir Terence O' Fay; et il était bien difficile de conserver à ce personnage la physionomie qu'il a

dans l'ouvrage anglais. Nous ne nous flattons pas d'y avoir complétement réussi.

Comme il a été publié en Angleterre plusieurs ouvrages sous les noms de miss Edgeworth, Mrs. Edgeworth et Marie Edgeworth, M. Richard Lovell Edgeworth, père de l'auteur de ce roman, a mis en tête des *Tales of fashionable life*, une liste des ouvrages de sa fille et des siens, qui tous sont publiés par MM. Johnson et compagnie, St.-Paul's Church-Yard, London, et il désavoue tous les autres. Nous joignons ici cette liste.

Vivian, *Emilie de Coulanges* et l'*Absent*, sont du même format, et imprimés avec les mêmes caractères. Ces trois ouvrages, publiés successivement, n'en forment donc qu'un, en sept volumes sous un titre commun, et peuvent néanmoins être achetés séparément.

L'ABSENT.

L'ABSENT,

OU

LA FAMILLE IRLANDAISE A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

« Serez-vous de gala chez lady Clonbrony, la semaine prochaine? » dit lady Langdale à mistriss Dareville, pendant qu'elles attendaient leurs voitures dans le vestibule de l'Opéra.

« Assurément. Tout Londres y sera, me dit-on, » répondit mistriss Dare-

ville; « et vous aussi, sans doute, milady? »

« Mais je ne sais trop. S'il m'est possible, j'irai; car lady Clonbrony y tient si fort, qu'il faudra que j'y paraisse un instant. Ils font une dépense prodigieuse en cette occasion; Soho m'a dit que tous les appartemens seraient meublés de neuf, et avec la plus grande magnificence. »

« Comme ces Clonbrony se lancent, et de quel train ils vont! » dit le colonel Heathcock; « il n'y a rien de trop beau pour eux. »

« Qui sont-ils ces Clonbrony, dont il est si fort question depuis quelque temps? » dit la duchesse de Torcaster. « Ce sont des Irlandais qui vivent hors de chez eux, je le sais; mais comment font-ils pour soutenir cette énorme dépense? »

« Le fils *aura* une fortune prodigieuse à la mort d'un certain M. Quin, » dit mistriss Dareville.

« Oui, tous les gens qui viennent d'Irlande *auront* une belle fortune à la mort de quelqu'un, » dit la duchesse; « mais qu'ont-ils à-présent? »

« Vingt mille livres sterling de rente, dit-on, » répondit mistriss Dareville.

« Dix mille, je crois: » dit lady Langdale; « vous savez qu'en pareil cas il faut toujours en rabattre moitié. »

« Ont-ils dix mille livres sterling? Cela se peut, » dit la duchesse; « je ne sais rien de ce qui les concerne. Je n'ai point de connaissances parmi les Irlandais. Torcaster connaît un peu lady Clonbrony: elle s'est, je ne sais comment, emparée de lui; mais je lui ai recommandé de ne pas me fourrer là-dedans. Très-positivement, je ne puis pour personne, encore moins pour une femme de cette espèce, étendre le cercle de mes connaissances. »

« C'est sévère de la part de votre

Grâce, » dit mistriss Dareville en riant, « quand cette pauvre lady Clonbrony se démène si fort et fait tant de frais pour pénétrer dans de certaines sociétés. »

« Si vous saviez toute la peine qu'elle prend pour parler, marcher, respirer comme une Anglaise, pour avoir l'air anglais, vous auriez pitié d'elle, » dit lady Langdale.

« Oui, » dit mistriss Dareville en contrefaisant sa manière irlandaise de prononcer certains mots, « si vous saviez combien elle se tourmente pour s'exprimer avec élégance, et parler l'anglais le plus pur.... »

« Vous voulez dire le pur Cockney (1), » dit lady Langdale.

« Lady Clonbrony se flatte donc de

(1) Sobriquet qu'on donne aux bourgeois de la Cité de Londres.

passer pour Anglaise? » demanda la duchesse.

« Sans doute! attendu qu'elle n'est pas tout-à-fait ce qu'on appelle *née et élevée* en Irlande ; elle y a été élevée seulement, mais elle n'y est pas née, » dit mistriss Dareville; « et elle n'aurait pas été cinq minutes avec votre Grâce, qu'elle lui aurait déjà dit qu'elle est *Hanglaise* et née dans le *Hoxfordhire.* »

« Ce doit être un personnage fort amusant, et je serais charmée de la rencontrer, si on pouvait la voir et l'entendre incognito, » dit la duchesse; « et lord Clonbrony, quelle espèce d'homme est-ce? »

« Un homme nul, moins que rien, » dit mistriss Dareville; « jamais on n'entend parler de lui. »

— « Et une tribu de filles par-dessus le marché, je m'imagine? »

« Non, non, » dit lady Langdale; « s'il y avait des filles, on n'y tiendrait pas. »

« Il y a pourtant une cousine, une miss Nugent qui tient compagnie à lady Clonbrony, » dit mistriss Dareville.

« Et c'est ce qu'elle a de mieux, » dit le colonel Heathcock. « Diable m'emporte! c'est une charmante fille; je ne l'ai jamais vue si jolie que ce soir à l'Opéra. »

« C'est un *beau teint!* comme s'exprime lady Clonbrony, pour dire haute en couleur, » dit lady Langdale.

« Miss Nugent n'a pas la beauté d'une femme comme il faut, reprit mistriss Dareville. « A-t-elle de la fortune, colonel? »

« D'honneur, je n'en sais rien, » dit le colonel.

« N'y a-t-il pas un fils quelque part, » demanda lady Langdale.

« D'honneur, je n'en sais rien, » répliqua le colonel.

« Oui, à Cambridge, et qui n'est pas encore majeur, » dit mistriss Dareville. « Bon Dieu ! voici encore lady Clonbrony ! Je la croyais partie depuis une demi-heure. »

« Maman, » dit à l'oreille de sa mère une des filles de lady Langdale en se penchant entre elle et mistriss Dareville, « qui est ce monsieur qui vient de passer près de nous ? »

— « De quel côté ? »

« Du côté de la sortie. Là, maman ; ne le voyez-vous pas? il parle à lady Clonbrony, à miss Nugent, et lady Clonbrony le présente, en ce moment, à miss Broadhurst. »

« Je le vois à présent, » dit lady Langdale en l'examinant avec sa lorgnette ; « c'est un jeune homme de fort bonne mine et d'une jolie tournure ».

« Ce n'est pas un Irlandais, j'en suis sûre à ses manières, » dit la duchesse.

« Heathcock! » dit lady Langdale, « à qui parle miss Broadhurst en ce moment? »

« Eh! en vérité, d'honneur, je n'en sais rien! » répliqua Heathcock.

« Et cependant il a l'air de quelqu'un qu'on devrait connaître, » poursuivit lady Langdale, « quoique je ne me rappelle pas l'avoir vu nulle part auparavant. »

« Réellement! » fut toute la réponse de l'imperturbable colonel. Cependant, après avoir fait circuler le chuchotage tout du long de la ligne, elle parvint à découvrir que ce jeune homme était lord Colambre, fils unique de lord et de lady Clonbrony; qu'il arrivait de Cambridge; qu'il n'était pas majeur; qu'il ne le serait que dans un an; et qu'alors, après la mort d'un parent de sa mère, il

entrerait en possession d'une grande fortune. « Et par conséquent, Henriette, ma chère, » dit-elle en se tournant vers celle de ses filles qui lui avait fait remarquer ce jeune homme, « vous comprenez qu'il ne faut jamais parler des affaires des autres. »

« Non, maman, jamais. J'espère, maman, que lord Colambre n'a pas entendu ce que vous et mistriss Dareville disiez! »

« Comment l'aurait-il entendu, mon enfant? il était à l'autre bout du monde. »

« Je vous demande pardon, maman; il était à côté de moi, tout près derrière nous; mais je ne m'en suis aperçue que lorsque j'ai entendu quelqu'un lui dire, milord. »

« Juste ciel! j'espère qu'il n'a pas entendu. »

« Quant à moi, je n'ai rien dit », s'écria lady Langdale.

« Et moi, je n'ai dit que tout ce que le monde sait, » reprit mistriss Dareville.

« Et moi, je ne suis coupable que d'avoir écouté », dit la duchesse. « Je vous en prie, colonel Heathcock, voyez un peu ce que font mes gens, et s'il y a moyen que nous sortions d'ici aujourd'hui. »

« La voiture de la duchesse de Torcaster arrête la file! » Cet avis du crieur fut fort agréable au colonel Heathcock et à la duchesse, et plut beaucoup aussi, en cet instant, à lady Langdale. Dès qu'elle fut débarrassée de la duchesse, elle se fit jour à travers la foule, et aborda, avec le sourire du contentement, lady Clonbrony. « Elle était charmée de s'entretenir un moment avec milady; elle n'avait pu pénétrer plus tôt jusqu'à milady, elle aurait certainement l'honneur de se rendre à sa fête ». En parlant ainsi, lady Langdale semblait ne voir que lady

Clonbrony, et ne songer qu'à elle; mais elle veillait sur tous les mouvemens de lord Colambre, et elle eut la douleur de remarquer, tout en écoutant bien malgré elle, avec un air d'intérêt, une longue complainte de lady Clonbrony sur le défaut de goût de Soho en fait d'ottomanes; elle eut, dis-je, le chagrin de voir que ce jeune lord ne témoignait aucun désir de lui être présenté, non plus qu'à ses filles, mais qu'il causait avec miss Nugent. Sa mère, après avoir conté ses griefs contre Soho, chercha des yeux Colambre, l'appela deux fois avant qu'il l'entendît, le présenta à lady Henriette, à lady Anne*****, et à mistriss Dareville. Il les salua toutes avec un air de fierté et de froideur, qui leur donna sujet de se repentir de n'avoir point parlé un peu plus bas, en faisant leurs remarques sur sa mère et sa famille.

Quand on avertit lady Langdale que

sa voiture l'attendait, lord Colambre ne lui offrit point la main, malgré un signe de sa mère. Incapable de la bassesse de prêter l'oreille à une conversation qu'on ne voulait pas qu'il entendît, il avait été forcé, par la foule, de demeurer durant quelques minutes à la même place, et d'y entendre les remarques d'amis du bon ton. Dédaignant la dissimulation, il n'avait pas pris la peine de cacher son mécontentement. Peut-être était-il d'autant plus mortifié, qu'il sentait que ces sarcasmes ne portaient pas tout-à-fait à faux ; il voyait que sa mère, à certains égards, dans ses manières, par exemple, prêtait au ridicule. Il y avait dans l'abord, les façons et les propos de lady Clonbrony, un mélange de contrainte, d'affectation et d'incertitude qui n'est pas ordinaire dans une personne de sa naissance et de son rang qui a beaucoup vu le grand monde. Une manière natu-

relle et une manière affectée semblaient se combattre dans tous ses gestes, dans chaque syllabe qu'elle articulait; elle s'était efforcée, étant déjà d'un certain âge, de changer sa manière irlandaise aisée, familière, affectueuse, prompte, en un air calme, froid, compassé, guindé, qu'elle confondait avec l'air anglais. Elle avait pris une peine infinie pour se défaire de son accent hibernois et pour saisir le ton anglais : se figurant qu'en ce genre l'opposé du mal était le bien, elle n'avait attrapé que la caricature de la prononciation anglaise; et la précision extraordinaire de sa phrase, suivant le langage de Londres, faisait voir qu'elle n'était pas de cette ville, de même que cet homme, qui tâchait de passer pour Athénien, fut reconnu à son dialecte attique. Ne se doutant pas de son danger réel, lady Clonbrony se perdait sur un autre écueil, par sa continuelle ap-

préhension, toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche, que quelque perfide *a* ou *e*, un *r* trop fort, un maudit *h* aspiré ou non aspiré, ne la fît reconnaître pour irlandaise. Mistriss Dareville, en la contrefaisant, avait peut-être un peu exagéré ; mais l'imitation avait été cependant assez exacte pour frapper désagréablement lord Colambre. Il avait eu, pour la première fois, occasion de juger du cas que faisaient de sa mère et de sa famille quelques-unes de ces personnes donnant le ton, dont sa mère lui avait tant parlé dans ses lettres, et dont elle fréquentait la société, ou plutôt qui l'admettaient dans leurs parties. Il vit que cette lâcheté avec laquelle elle reniait, abjurait et dénigrait son pays, ne lui avait valu que le ridicule et le mépris. Il aimait sa mère ; il s'efforçait de se cacher à lui-même ses défauts et ses faibles, et il ne pouvait souffrir quicon-

que les mettait au grand jour, et les livrait au ridicule. Le lendemain matin, à son réveil, la première chose qui lui revint en mémoire fut ce ton emphatique et méprisant de la duchesse de Torcaster, en prononçant ces mots, des *Irlandais absens de chez eux!* Cela le conduisit à des souvenirs de sa terre natale, à des comparaisons des scènes passées aux scènes présentes, à des plans de vie pour l'avenir. Jeune, et insouciant en apparence, lord Colambre était capable de réfléchir sérieusement. Il avait naturellement la conception prompte, de la vigueur dans l'esprit, de la chaleur dans ses affections, de l'impétuosité dans le caractère. Il avait passé les premières années de son enfance dans le château de son père, en Irlande, où, depuis le dernier domestique jusqu'au plus relevé des gens dépendant de sa famille, tout le monde avait conspiré à le

flatter, à le caresser, à honorer cette idole de son père. Cependant il n'était pas gâté, il n'était pas devenu personnel; car à travers la flatterie de la servilité, quelques traits de véritable et généreuse affection, dont il avait été l'objet, avaient fait impression sur son jeune cœur; et quoique la certitude de trouver tout ce qui l'entourait soumis à ses volontés eût augmenté l'impétuosité naturelle de son caractère; quoique l'idée de sa grandeur future eût frappé de bonne heure son esprit, il n'avait heureusement pas contracté une trop longue habitude d'insolence et de tyrannie, et il avait été bientôt éloigné de ceux qui étaient empressés à lui obéir, et transporté dans un nouveau monde, à une de nos grandes écoles publiques. Forcé de lutter d'esprit et de corps avec ses égaux, avec ses rivaux, le petit lord devint un bon et franc écolier, et avec le

temps, un homme. Heureusement pour lui, la science et la littérature étaient alors de mode parmi un certain nombre de jeunes gens studieux et capables, avec lesquels il se trouvait à Cambridge. Son ambition d'acquérir de la supériorité d'esprit en fut excitée; ses vues s'agrandirent, son goût et ses manières se formèrent. La modération du bon sens anglais se mêla heureusement avec la vivacité irlandaise; la prudence anglaise gouverna, sans l'éteindre, son enthousiasme irlandais. Le fait est qu'il n'avait jamais établi dans son esprit de comparaisons odieuses entre les Anglais et les Irlandais; il avait demeuré si long-temps en Angleterre, il avait été si intimément lié avec des Anglais, qu'il n'était pas sensible à ces lieux communs, à ces ridicules, dont on affuble en général les Irlandais; et il avait vécu avec des gens trop instruits et d'une façon de penser trop libé-

rale, pour déprécier ou juger avec malveillance une contrée sœur. Son expérience lui avait appris que, malgré la réserve de leurs manières, les Anglais avaient le cœur chaud; que, s'ils n'étaient point empressés à faire de nouvelles connaissances, ils devenaient des amis solides quand on avait obtenu leur estime et leur confiance. Il avait formé des amitiés en Angleterre; il reconnaissait la supériorité, en fait d'instruction et d'agrémens, de la société anglaise; mais son propre pays lui était cher par des souvenirs d'enfance, et par ce sentiment de patriotisme et de devoir qui l'attachait à l'Irlande. « Et serai-je aussi un *absent?* » fut une question qui résulta de ses réflexions; une question à laquelle il n'était pas encore préparé à répondre d'une manière positive. En attendant, la première affaire qui l'occupa, dans la matinée, fut une commis-

sion d'un de ses amis de Cambridge. M. Berryl avait acheté chez M. Mordicai, fameux sellier de Londres, un curricle qu'on lui avait *garanti solide*, et qu'il avait payé fort cher, à la condition expresse que M. Mordicai en prendrait à sa charge toutes les réparations pendant six mois. En moins de trois mois, le train et la caisse n'étaient plus bons à rien : ce curricle avait été renvoyé à M. Mordicai, et on n'en avait, depuis lors, pas plus entendu parler que du sellier lui-même. Lord Colambre s'était chargé d'aller voir celui-ci, et de prendre, au sujet du curricle, toutes les informations nécessaires et convenables. En conséquence, il se rendit chez ce sellier, et, n'obtenant aucune satisfaction des sous-ordres, il demanda à voir le chef de la maison. On lui répondit que M. Mordicai était sorti. Il n'avait jamais vu M. Mordicai ; mais il aperçut en ce

moment, à l'autre extrémité de la cour, un homme qui ressemblait bien un peu à un fat de Bondstreet, mais nullement à un homme comme il faut, et qui criait d'un ton de maître : « Le barouche de M. Mordicai ! » Le barouche parut, et cet homme y montait, quand lord Colambre prit la liberté de le retenir ; et, montrant les débris du curricle de M. Berryl qui étaient dans la cour, il énuméra les plaintes de son ami, et en appela à la justice et à la conscience de M. Mordicai, d'une manière qu'il croyait irrésistible, ne connaissant pas l'homme auquel il avait affaire. M. Mordicai, debout, conservait une physionomie immobile. En effet, il semblait qu'il n'y eût pas un muscle dans son visage ; ensorte qu'avec ce qu'on appelle de beaux traits, il avait quelque chose de choquant et tout-à-fait contre nature dans sa figure. Quand enfin il tourna ses yeux et ouvrit la bouche, il

sembla que cela se fit par ressorts et non par la volonté d'un être animé, d'une créature raisonnable. Lord Colambre fut si frappé de cette étrange physionomie, qu'il oublia la plus grande partie de ce qu'il avait à dire sur les roues et les ressorts, etc. Mais peu importait; et, quoi qu'il eût pu dire, c'eût été la même chose, et Mordicai aurait répondu comme il répondit :

« Monsieur, c'est mon associé qui a fait ce marché et non pas moi : et je ne me considère point comme lié par l'engagement qu'il a pris ; car il n'est mon associé que pour l'intérieur, et il n'a pas pouvoir de traiter ces sortes d'affaires. Si M. Berryl avait fait ce marché avec moi, je lui aurais dit de bien examiner lui-même sa voiture avant de la faire sortir de chez moi. »

L'indignation s'empara de lord Colambre, à ces mots: mais vainement;

tout ce que cette indignation put lui inspirer contre Mordicai, soit en paroles, soit en regards, ne tira de celui-ci que cette réplique :

« Cela peut être, monsieur : la loi est là, votre ami peut y avoir recours ; elle est faite pour tout le monde ; pour tous ceux du moins qui peuvent en payer la façon. »

Lord Colambre, désespéré, tourna le dos à ce sellier impitoyable et s'adressa à un de ses ouvriers qui, avec un air plus compatissant, faisait l'inventaire du curricle. Pendant qu'il attendait le résultat de cet inventaire pour connaître toute la somme du dommage qu'éprouvait son ami, un homme de tournure ronde, ayant le teint fleuri et la mine joviale, accosta Mordicai avec un air de familiarité qui, de la part d'un homme comme il faut, parut à lord Colambre, chose impossible.

« Comment va, mon cher Mordicai? » dit cet homme avec un accent des plus irlandais.

« Qui est-ce? » demanda à voix basse lord Colambre à l'ouvrier qui examinait le curricle.

« Sir Térence O'Fay, monsieur, — il faut des roues neuves. »

Sir Térence saisissant Mordicai, lui dit: « au nom de tous les saints du calendrier, bons ou mauvais, dites-moi quand vous comptez nous donner le plaisir de faire rouler *le Suicide* »?

Mordicai, en faisant une grimace qu'il donnait pour un sourire, lui répondit : « le plutôt possible, sir Térence. »

Sir Térence, toujours sur le ton plaisant et enjoleur, le pressa de finir promptement cette voiture. » Allons, mon cher Mordicai, donnez-nous-la pour le jour de naissance, et venez

dîner avec nous, lundi, à l'hôtel d'Irlande. — Ce sera un fameux dîner; ne voulez-vous pas en être? »

Mordicai accepta l'invitation, et promit formellement que *le Suicide* serait prêt pour le jour de naissance. — Sir Térence lui serra la main sur cette promesse, et après avoir conté une bonne histoire, qui fit rire de bon cœur un des ouvriers, qui était Irlandais, il s'en alla. Mordicai attendit que le baronet fût assez éloigné pour ne pouvoir l'entendre, puis il dit :

« Vous qui riez si fort, écoutez bien ce que je vous dis, mon drôle! prenez garde qu'on ne touche pas à cette voiture jusqu'à nouvel ordre. »

Un des commis de M. Mordicai, qui avait une longue plume derrière l'oreille, observa que M. Mordicai faisait fort bien de prendre cette précaution,

attendu que sir Térence O'Fay et celui pour qui il agissait, étaient, si on l'avait bien informé, perdus de dettes.

Mordicai dit froidement qu'il savait très-bien cela, mais qu'il y avait des terres suffisantes pour en répondre, et par-delà ; qu'il était sans inquiétude, qu'il avait toujours un œil ouvert et qu'il savait mordre avant d'être mordu. Qu'il n'ignorait pas que sir Térence et son patron étaient ligués pour attraper les créanciers, mais qu'ils avaient beau être adroits à ce jeu, il était de force avec eux.

«Voudriez-vous avoir la bonté, monsieur, d'achever cette estimation pour moi,» dit lord Colambre.

«Sur-le-champ, monsieur; soixante-neuf livres, plus — voyons — M. Mordicai, demandez-lui, demandez à Paddy ce qu'il sait de sir Térence,» dit le chef d'atelier en montrant, par-dessus son

épaule, l'ouvrier irlandais qui avait l'air d'être tout à son ouvrage. Cependant, quand Mordicai, s'adressant à lui, le défia de dire quelque chose qu'il ne sût pas, Paddy, laissant là le tabac qu'il mâchait, se mit à raconter quelques-uns des exploits de sir Térence pour écarter des créanciers, éluder des saisies, rosser des sergens, endormir des gardiens, etc. dans un langage si étrange, si facétieux, avec des gestes si plaisans, que tandis que Mordicai était tout ébahi, lord Colambre ne put s'empêcher de rire de ce que disait son compatriote, et un peu aussi du conteur lui-même. Tous les ouvriers éclataient de rire machinalement, ou malicieusement, quoiqu'ils ne comprissent pas la moitié de ce que disait Paddy; mais son idiôme et son accent suffisaient pour produire cet effet.

Mordicai attendit que ce rire fût

apaisé, et se borna à dire : « la loi s'exécute en Angleterre, autrement qu'en Irlande. — Je ne demande pas mieux que d'avoir affaire à des gens aussi madrés; et il y a une jouissance à travailler un débiteur, qui ne peut être connue que d'un créancier. »

« Dans un moment, » dit le chef d'atelier à lord Colambre qui s'impatientait de sa lenteur, « je vais repasser encore une fois l'addition des livres, et vous présenter le compte. »

« Je vous dirai donc, M. Smithfield, » poursuivit Mordicai, en s'approchant de cet homme, car il était piqué de ses doutes sur sa capacité à jouter avec sir Térence, « je vous dirai que je veux être damné si je ne les ai pas tous deux en mon pouvoir. — Vous savez comment. »

« Vous en pouvez juger mieux que moi, monsieur, « répliqua cet hom-

me ; « mais la question est de savoir s'il y a fortune suffisante au paiement de toutes les dettes, et si vous connaissez bien toutes ces dettes ? »

« Je les connais, vous dis-je ; il y a Green, il y a Blancham, il y a Gray, il y a Soho, » il en nomma plusieurs autres, « et, à ma connaissance, lord Clonbrony.... »

« Arrêtez, monsieur, » dit lord Colambre, d'une voix qui fit tressaillir Mordicai et tous ceux qui étaient là, « je suis son fils. »

« Diable ! » dit Mordicai.

« Que Dieu le bénisse de la tête aux pieds, il est Irlandais, » s'écria Paddy, « et voilà pourquoi mon cœur s'est senti porté pour lui dès qu'il est entré, quoique je ne le connusse pas. »

« Comment donc, monsieur ! seriez-vous lord Colambre ? » dit Mordicai, se remettant un peu, mais n'ayant pas en-

core ses idées bien nettes. « Je vous demande pardon, mais j'ignorais que vous fussiez lord Colambre. Il me semble que vous m'avez dit que vous étiez un ami de M. Berryl. »

« Je ne vois point que ces deux choses soient incompatibles, » répliqua lord Colambre, en arrachant de la main du chef d'atelier étonné, le compte qu'il avait été si long-temps à produire.

« Permettez-moi, milord, » dit Mordicai, « je vous demande pardon; peut-être pourrons-nous composer et accommoder cette affaire pour votre ami M. Berryl. Peut-être il sera possible de partager le différent par la moitié. »

Composer, et *partager le différent par la moitié*, étaient des phrases que Mordicai croyait être reçues et approuvées dans la manière irlandaise de traiter les affaires, et qui lui concilieraient ce jeune lord irlandais, en dissipant le courroux

et l'orage qui s'étaient amoncelés dans son sein.

« Non, monsieur, non ! » dit lord Colambre en tenant d'une main ferme le papier. « Je ne veux de vous aucune faveur, je n'en accepterai point ni pour moi ni pour mon ami. »

« Faveur ! non milord, je n'ai pas la présomption de vous offrir une faveur ; mais je voudrais que vous me permissiez de faire justice à votre ami. »

Lord Colambre se ressouvint que sa fierté ne lui donnait pas le droit de jeter par la fenêtre l'argent de son ami ; il laissa donc M. Mordicai examiner le compte ; et son bon sens apaisantb ien-tôt l'impétuosité de son caractère, il ré-fléchit que sa personne était tout-à-fait inconnue à M. Mordicai, que celui-ci n'avait pas eu intention de l'offenser, et que peut-être dans ce qui avait été dit des dettes et des embarras de son père,

il y avait beaucoup plus de vérité qu'il ne s'en doutait. En conséquence, se rendant prudemment maître de lui, il suivit M. Mordicai dans son bureau pour arranger l'affaire de M. Berryl. En peu de momens le compte fut redressé et mis en forme convenable; et M. Mordicai, en considération de ce que le marché avait été fait par son associé, pensa qu'il était engagé d'honneur, s'il ne l'était légalement; et il entreprit de remettre le curricle à neuf et de le rendre même *meilleur que neuf*, pour vingt guinées. Vinrent ensuite des apologies fort gauches, que lord Colambre reçut mal. « Entre nous, milord..... » dit Mordicai.

Mais la familiarité de cette phrase, « entre nous, » cet air d'égalité, lord Colambre ne put les lui passer; il prit brusquement le chemin de la porte, et s'en alla.

CHAPITRE II.

La tête pleine de ce qu'il avait entendu, et très-impatient de s'informer plus exactement de l'état des affaires de son père, lord Colambre se hâta de retourner chez lui; mais son père était sorti, et sa mère était occupée avec M. Soho à donner ses instructions, ou plutôt à recevoir celles de ce tapissier, pour la décoration de ses appartemens, le jour de la fête qu'elle donnait. En entrant dans la chambre de sa mère, lord Colambre la trouva avec miss Nugent et M. Soho, debout, près d'une table couverte de rouleaux de papiers et d'échantillons de diverses espèces. M. Soho, d'un air ca-

pable et d'un ton tranchant, disait qu'il n'y avait pas de couleur qui convînt mieux à l'appartement dont il s'agissait, que le ventre de biche (*belly o' the fawn*); mais il prononça cela de manière que lady Clonbrony comprit *la belle uniforme*; et, persistant dans sa méprise, elle répéta plusieurs fois ces mots, en disant qu'il avait raison, jusqu'à ce que le tapissier, avec la condescendance de la supériorité, la redressa. Le premier des tapissiers décorateurs du siècle, comme il s'intitulait lui-même, du consentement universel des gens à la mode, eut alors tout pouvoir de parler en maître. Il fallait tout changer. Là, il fallait une autre tenture, de nouvelles draperies, de nouvelles corniches, d'autres candélabres, etc.

« Et, son crayon en main, il esquissait des figures en l'air, et donnait des noms aux formes les plus bizarres. »

Personne ne connaissait la valeur d'un nom mieux que M. Soho.

« Milady voit fort bien : ceci n'est qu'une esquisse au crayon. Milady sent que ce n'est que pour lui donner une idée des dimensions et des formes : vous remplissez ces angles-ci avec des *encoi-nières* : vous entourez vos murs avec la draperie turque que j'ai imaginée, en étoffe couleur d'abricot, ou en velours cramoisi, je suppose, ou en *flûte*, en draperies de satin cramoisi, garnies de franges d'or; ensuite des espaces inter-médiaires, des têtes d'Apollon avec des rayons en or : et ici, madame, vous placez quatre *chancelières*, avec des chimères dans les coins, couvertes de soie bleue, avec des franges d'argent : le tout légèrement et élégamment ajusté; là, mon pavillon de Statira, des drape-ries de soie bleue, légères, une teinte aérienne; et pour siéges, des *ottomanes*

du Sérail, d'écarlate superfine, des pates de griffons en or, des trépieds de même : le tout entremêlé de tables d'albâtre oriental, et assorti avec goût. Milady conçoit. Eh ! laissez-moi songer un peu, pour l'autre appartement : il me semble que puisque milady ne regarde pas à la dépense, mes *tentures de l'Alhambra*, qui sont entièrement de mon invention, feront à merveille. Mais avant de les dérouler, lady Clonbrony, il faut que je vous supplie de ne dire à personne que je vous les ai montrées. Je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que personne n'a vu ces tentures de l'Alhambra, si ce n'est mistriss Dareville, qui les a aperçues un moment. J'ai absolument refusé à la duchesse de Torcaster de les lui montrer ; mais je ne puis le refuser à vous, milady. »

M. Soho déroula donc ses tentures, et en fit admirer les détails, qu'il expli-

qua dans son jargon, et avec sa suffisance accoutumée. Puis il proposa, pour la petite pièce, une pagode chinoise, et se complut encore dans la description de toutes les choses dont elle serait ornée. « Quant à la dépensé, » ajouta-t-il, « il est impossible d'en faire ici, à l'instant, le calcul exact; mais elle sera moins que rien pour vous, milady, et elle ne vaut pas la peine d'y songer! »

Dans tout autre temps, lord Colambre se serait fort amusé de l'air capable et de la volubilité de cet orateur; mais ce qu'il avait appris de Mordicai ne le disposait pas à trouver cette scène plaisante. Ses pensées étaient au contraire fort tristes : il était alarmé de cette nouvelle dépense extravagante; il était outré du jargon et de l'impertinence de ce tapissier, et plus encore de voir sa mère être la dupe et le jouet d'un fat de cette espèce.

Il se promenait en long et en large dans l'appartement, faisant ses réflexions tout bas, et prêt à éclater tout haut.

« Colambre, » lui dit sa mère, « ne nous donnerez-vous pas votre avis, votre goût ? »

« Je vous demande pardon, madame, je n'ai ni avis ni goût en ces sortes de choses. »

Quelquefois il s'arrêtait et regardait M. Soho avec une forte tentation de..... Mais sachant qu'il en dirait trop s'il faisait tant que de parler, il gardait le silence. Il n'osait s'approcher de la table du conseil, et il continua à se promener jusqu'au moment où il entendit une voix qui attira son attention et apaisa sa colère. Il s'approcha alors de la table, et il entendit à miss Nugent dire tout ce qu'il aurait dit lui-même, mais avec une mesure, une délicatesse qu'il sentit bien qu'il n'aurait pu y mettre. Il s'appuya

sur la table, et fixa ses regards sur miss Nugent. Plusieurs années auparavant il avait vu sa cousine; la veille au soir elle lui avait paru belle, agréable, gracieuse; mais maintenant il vit en elle une autre personne, ou du moins il la vit sous un nouveau jour; il remarqua tout ce qu'il y avait de spirituel, d'animé, d'éloquent dans sa physionomie; l'innocent artifice avec lequel, tantôt sérieuse, tantôt plaisantant, elle déjouait M. Soho, et rendait si saillant le ridicule de son ton et de ses manières, qu'il finit par frapper lady Clonbrony elle-même. Il observa aussi l'inquiétude qu'elle éprouvait que celle-ci ne se montrât aussi ridicule. Il fut touché du respect et de la douceur de son ton persuasif envers sa mère; du soin qu'elle avait de ne point avoir l'air de compter sur son ascendant; du bon sens, du goût délicat qu'elle faisait voir, en évitant toute apparence de supério-

rité; de l'adresse, de la modestie, de la patience avec laquelle elle en vint à ses fins, et empêcha lady Clonbrony de ne rien faire qui fût par trop extravagant.

Lord Colambre fut fâché de voir cette affaire finie, et M. Soho s'en aller; car miss Nugent se tut, et il fut obligé de détourner ses regards de ce visage qu'il avait contemplé sans qu'elle s'en aperçût. Belle et remplie de grâces, elle se doutait cependant si peu de ses charmes, que l'œil de l'admiration pouvait se fixer sur elle sans qu'elle y fît attention; elle était si occupée des autres, qu'elle s'oubliait elle-même. Toute la suite des idées de lord Colambre était en ce moment si fort dérangée, que quoiqu'il sût qu'il avait quelque chose d'important à dire à sa mère, quand le départ de M. Soho lui laissa la liberté de parler, il ne put se rappeler autre chose que Grâce Nugent.

Quand miss Nugent fut sortie, après quelques minutes de silence, et un peu d'effort sur lui-même, lord Colambre dit à sa mère : « Permettez-moi de vous demander, madame, si vous connaissez sir Térence O'Fay, ou si vous en savez quelque chose ? »

« Moi ! » dit lady Clonbrony, en relevant sa tête avec fierté. « Je sais que c'est un homme que je ne puis souffrir ; il n'est pas de mes amis, je vous assure, ni lui, ni gens de cette sorte. »

« Je m'imaginais bien que cela était impossible ! » s'écria lord Colambre d'un air satisfait.

— « Je voudrais, Colambre, que votre père pût en dire autant, » ajouta lady Clonbrony.

Lord Colambre redevint sérieux et triste ; il se tut durant un moment.

— « Mon père dîne-t-il aujourd'hui chez lui, madame ? »

— « Je ne le crois pas ; il y dîne rarement. »

— « Peut-être, madame, monp ère a quelque sujet d'inquiétude ? »

« Quelque sujet d'inquiétude ! » répéta lady Clonbrony avec un air de curiosité qui convainquit son fils qu'elle ignorait les dettes et les embarras de lord Clonbrony, si réellement il en avait. « Sur quoi ? »

Il n'y avait pas moyen de reculer, et lord Colambre n'avait jamais recours à l'artifice.

— « Sur ses affaires, allais-je vous dire, madame ; mais puisque vous ne lui connaissez point de gêne ou d'embarras, je suis persuadé qu'il n'en éprouve pas. »

— « En vérité, je ne saurais vous le dire, Colambre. Je vous avoue que je suis quelquefois surprise des difficultés que j'éprouve pour obtenir de l'argent, quand j'en demande. Je n'entends rien

aux affaires; vous savez que les femmes d'un certain rang ne s'en mêlent guère. Mais en considérant la fortune de votre père et celle que je lui ai portée, » ajouta milady orgueilleusement, « je ne conçois rien à ces difficultés. Grâce Nugent me parle souvent, il est vrai, d'embarras, d'économie : mais cela est tout naturel de sa part, la pauvre enfant; car sa fortune n'est pas considérable, et elle l'a laissée, à-peu-près tout entière, dans les mains de son oncle, qui est son tuteur; et souvent, je le sais, elle est en peine pour me prêter des bagatelles, et cela la chagrine. »

« Miss Nugent n'a-t-elle pas eu beaucoup de succès à Londres, madame? » — « Sans doute; et vous sentez que, dans la société où elle se trouve, elle a toutes sortes d'avantages. Elle a d'ailleurs naturellement un air de famille et de bon ton : mais elle aurait encore mieux

réussi, si, lorsqu'elle a débuté à Londres, elle avait voulu suivre mon conseil, et mettre sur ses cartes de visites, miss de Nogent, ce qui aurait écarté, vous le savez bien, le préjugé contre l'*irlandisme* de Nugent; d'autant plus qu'il y a un comte de Nogent. »

— « Je ne connaissais pas ce préjugé, madame. Il peut exister parmi de certaines gens, mais je pense que les personnes instruites, bien élevées.... »

— « Je vous demande pardon, Colambre; assurément moi qui suis née en Angleterre, moi qui suis *Hanglaise*, je dois bien savoir cela. »

Lord Colambre garda un respectueux silence.

« Ma chère mère, » reprit-il un moment après, « je suis surpris que miss Nugent ne soit pas encore mariée ! »

— « C'est entièrement sa faute; elle a refusé des offres très-avantageuses; des

établissemens que lady Langdale dit avec raison que je n'aurais pas dû lui laisser manquer. Je suis forcée d'en convenir; mais ces jeunes personnes, jusqu'à ce qu'elles aient attrapé vingt ans, croient toujours qu'elles trouveront mieux. M. Martingale s'est proposé pour elle, mais elle l'a rejeté, parce qu'il donne dans les courses de chevaux; ensuite elle a refusé M. de Saint-Albans, qui a sept mille livres sterling de rente, je ne me souviens plus pourquoi, uniquement, je crois, parce qu'il ne lui plaisait pas, ou parce qu'elle trouvait à redire à ses principes. A présent, le colonel Heathcock, qui est, comme vous voyez, un des jeunes gens du bon ton les plus à la mode, et qui passe sa vie dans la société de la duchesse de Torcaster; Heathcock a pour elle de grandes attentions, très-remarquables de sa part; et je suis persuadée qu'elle n'en vou-

drait pas, si demain il venait à se déclarer : et elle ne pourrait alléguer d'autre motif de son refus que la fatuité dont elle l'accuse, grâce à une petite teinte d'orgueil irlandais. Mais pour ce qui me concerne, je suis fort aise de la voir si difficile ; car je ne sais comment je ferais pour me passer d'elle. »

— « Miss Nugent vous est, en effet, fort attachée ; j'en suis convaincu, » dit lord Colambre. Il avait commencé cette phrase avec feu, il la termina avec gravité.

— « C'est une fille charmante, et j'ai un grand faible pour elle, voilà ce qui est certain, » dit lady Clonbrony avec la chaleur naturelle de ses manières, et sans déguiser son accent irlandais. Mais l'instant d'après, elle reprit son air contraint et affecté, et son accent anglais, pour dire :

« Avant que vous m'en fassiez perdre

tout-à-fait l'idée, Colambre, j'avais, ce me semble, quelque chose à vous dire... Oh! je sais ce que c'est. Nous parlions d'embarras, et je voulais rendre à votre père la justice de vous apprendre qu'il a été extrêmement libéral à mon égard, pour cette fête, et qu'il m'a donné carte blanche; et je soupçonne, je suis même sûre, que c'est à vous, Colambre, que j'en ai l'obligation.»

— « A moi! madame ! »

— « Oui ! votre père ne vous a-t-il rien fait entendre? »

— « Non, madame; je n'ai pas vu mon père plus d'une demi-heure depuis mon arrivée; et, durant ce temps, il ne m'a rien dit de ses affaires. »

— « Mais ce dont il s'agit est plus votre affaire que la sienne. »

— « Il ne m'a parlé d'aucune affaire, madame; il ne m'a entretenu que de mes chevaux. »

— « Apparemment milord m'a laissé le soin de vous faire les premières ouvertures. J'ai donc le plaisir de vous apprendre que nous avons en vue pour vous une alliance, et je crois que je puis ajouter que c'est avec l'approbation, pour ne pas dire plus, de toute la famille de la jeune personne. »

« O ma chère mère! il est impossible que vous me disiez cela sérieusement! » s'écria lord Colambre. « Vous savez que je ne suis pas encore majeur; et, de dix ans au moins, je ne songerai à me marier. »

— « Pourquoi pas? Je vous en prie, Colambre, ne vous en allez pas; c'est très-sérieusement que je vous en parle, soyez-en sûr, et, pour vous en convaincre, je vais vous répéter franchement tout ce que votre père m'a dit. Il est convenu avec moi qu'à présent que vous avez fini de Cambridge, et que vous êtes

revenu à Londres, il faut que vous y fassiez, mon cher Colambre, la figure que doit faire l'héritier présomptif de Clonbrony. Mais d'un autre côté, vivre nous-mêmes à Londres, et vous y assurer le revenu que vous devez avoir, c'est plus, m'a dit votre père, qu'il ne peut faire sans inconvéniens. »

— « Je vous assure, ma mère, que je serai satisfait..... »

— « Non, non, vous ne devez pas être satisfait, et il faut que vous m'écoutiez. Vous devez avoir un train convenable, un établissement décent : je ne pourrais vous présenter à mes amis ici, Colambre, ni être heureuse, si cela n'était pas ainsi. Maintenant le chemin vous est ouvert : vous avez de la naissance, un titre, et il se présente une fortune toute faite; vous aurez une grande fortune vous-même à la mort du vieux Quin, et vous ne serez à charge

ni à votre père, ni à personne. En épousant une héritière, vous arrangez les choses ainsi tout d'un coup; et celle dont il s'agit réunit, en outre, tout ce que nous pouvons désirer; vous la reverrez à la fête, et, entre nous, cette fête est à son intention. Tous ses parens et amis y viendront en masse, et vous sentez qu'en pareil cas on tient à se bien montrer. Vous avez vu la jeune personne dont il s'agit, Colambre : c'est miss Broadhurst. Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai présenté à elle hier au soir après l'Opéra ? ».

— « Cette petite fille couverte de diamans, qui était auprès de miss Nugent? »

— « Oui, qui avait des diamans. »

« J'espère, » dit lord Colambre, « que vous ne serez pas fâchée contre moi, ma chère mère, si je vous dis tout uniment que je ne songe point à me marier ac-

tuellement, et que je ne me marierai jamais pour de l'argent. Epouser une héritière, n'est pas, ce me semble, un moyen neuf de payer de vieilles dettes. Mais c'est, en tout cas, un moyen auquel la plus extrême détresse ne pourrait me persuader d'avoir recours; et puisque, si je survis au vieux Quin, j'aurai une fortune indépendante, *il n'est pas nécessaire* que j'en achète une par le mariage. »

« Il n'est pas ici question de détresse, que je sache; » dit lady Clonbrony, « où votre imagination va-t-elle s'égarer, Colambre? Il ne s'agit que de votre établissement, de votre indépendance. »

— « Je n'ai pas besoin d'établissement: quant à l'indépendance, je la désire, et je saurai me la conserver. Assurez à mon père, je vous prie, que je ne le mettrai point en dépense; je vivrai de la pension qu'il me faisait à Cambridge; je

me réduirai à moitié, s'il le faut; je ferai tout pour le mettre à l'aise sur ce point: mais me marier pour de l'argent, c'est ce que je ne ferai pas. »

« En ce cas, vous êtes très-désobligeant, Colambre, » dit lady Clonbrony d'un air de surprise et de mécontentement, « car votre père assure qne si vous n'épousez pas miss Broadhurst, nous ne pourrons passer l'hiver prochain à Londres. »

Après ces mots, qui ne lui seraient point échappés, si elle eût été plus maîtresse d'elle-même en ce moment, lady Clonbrony sortit brusquement. Son fils demeura immobile, et dit en lui même: « Est-ce donc là ma mère? Combien elle est changée! »

Le lendemain matin, il veilla l'occasion de parler à son père, et se saisit de lui avec difficulté, au moment où il sortait pour toute la journée, suivant sa

coutume. Lord Colambre, avec tout le respect qu'il devait à son père, et avec cette manière affectueuse qu'il savait prendre pour adoucir la force de ses expressions, lui fit à-peu-près la même déclaration qui avait surpris et offensé sa mère. Lord Clonbrony en parut plus embarrassé, mais moins mécontent. Quand lord Colambre, aussi délicatement qu'il le put, fit entendre qu'il y avait de l'égoïsme à exiger de lui le sacrifice de sa liberté pour la vie entière, sans parler de celui de ses affections, uniquement pour mettre sa famille en état de faire grande figure à Londres, lord Clonbrony s'écria : « Cela n'a pas le sens commun ! C'est une maudite extravagance ! C'est ainsi que nous sommes obligés de présenter les choses à votre mère, mon cher enfant ; car je perdrais mon temps à lui faire comprendre, ou même entendre autre chose,

Quant à moi, si Londres était au fond de la mer, je ne m'en soucierais guère; le petit Dublin, pour mon argent, est tout ce qu'il me faut, comme dit sir Térence O'Fay. »

— « Me permettez-vous, monsieur, de vous demander qui est sir Térence O'Fay? »

— Comment donc! est-ce que vous ne connaissez pas Terry? Mais j'oubliais que vous êtes depuis long-temps à Cambridge. Cependant je m'étonne que vous n'ayiez jamais vu Terry. »

— « Je l'ai vu, monsieur; je l'ai rencontré hier chez M. Mordicai le sellier. »

« Mordicai! » s'écria lord Clonbrony en rougissant et en prenant une prise de tabac, pour cacher son trouble. « C'est un maudit coquin que ce Mordicai. J'espère que vous n'avez pas cru un mot de ce qu'il a pu vous dire. Quiconque le

connaît n'ajoute aucune foi à ses propos. »

« Je suis charmé, monsieur, de voir que vous le connaissez si bien, et que vous êtes sur vos gardes contre lui, » répliqua lord Colambre; « car je conclus de ce que je lui ai entendu dire, ne me connaissant pas, qu'il vous ferait beaucoup de mal, si cela était en son pouvoir. »

— « Il ne m'aura jamais en son pouvoir, je vous le promets, nous aurons soin de cela. Mais qu'a-t-il dit? »

Lord Colambre répéta en substance ce que Mordicai avait dit, et lord Clonbrony s'écria de nouveau: « Le maudit coquin! je sortirai de ses mains; je ne veux plus avoir aucune affaire avec lui. » Mais en parlant ainsi, un trépignement involontaire décélait son inquiétude.

Il ne put prendre sur lui de nier positivement qu'il eût des dettes et des em-

barras; mais il ne voulut, en aucune façon, s'ouvrir à son fils de l'état de ses affaires. « Un père ne saurait y être obligé, » se dit-il à lui-même, « et il est un sot, s'il le fait. »

Lord Colambre, remarquant que son père était mal à l'aise, baissa les yeux, et s'interdit respectueusement de nouvelles questions; il se borna à répéter ce qu'il avait dit à sa mère sur sa ferme résolution de ne pas accroître les dépenses de sa famille, et de renoncer même, si cela était nécessaire, à la moitié de sa pension.

« Point du tout, je ne veux point de cela, mon cher enfant, » lui dit son père. « J'aimerais mieux mille fois être gêné moi-même, que de vous voir à la gêne. Mais tout cela vient des idées extravagantes de milady Clonbrony. Si chacun restait, comme il le doit, dans son pays, y vivait dans ses terres, et tuait ses

propres moutons chez soi, l'argent ne manquerait pas. »

Quant à tuer ses propres moutons, lord Colambre n'en voyait pas la nécessité indispensable; mais il fut fort aise d'entendre dire à son père qu'il fallait que chacun résidât dans son pays.

« Voilà, » dit lord Clonbrony, qui étayait toujours ses assertions de l'opinion de quelqu'autre personne, « voilà ce que dit sans cesse sir Térence O'Fay; et voilà pourquoi votre mère ne peut souffrir ce pauvre Terry. Vous ne connaissez pas Terry? Non, vous n'avez fait que le voir; cependant il ne faut que le voir pour le connaître; c'est le meilleur garçon, le plus rond, le plus ouvert, qu'il y ait en Europe. »

— « Je ne me vante pas de le connaître; je n'ai pas la présomption de former mon opinion des gens à une première vue. »

« Peste soit de votre modestie ! » dit lord Clonbrony en l'interrompant ; « vous voulez dire que vous ne l'aimez pas encore ; mais Terry vous forcera à l'aimer, je vous défie de vous en empêcher. Je vous présenterai à Terry, ou plutôt je vous le présenterai ; c'est le cœur le plus chaud, le garçon le plus généreux qu'il y ait au monde — Bon convive, jovial — Assez d'esprit et de sel dans la conversation, à sa manière, pour vous faire crever de rire, et moi aussi — Vous n'avez que faire de baisser les yeux, Colambre ; qu'avez-vous à objecter ? »

— « Je n'ai fait aucune objection, monsieur ; mais si vous me pressez si fort, tout ce que je puis dire, c'est que s'il a toutes ces bonnes qualités, il est fâcheux qu'il n'ait pas un peu plus l'air d'un homme comme il faut. »

« — Un homme comme il faut! il l'est tout autant qu'aucun de vos freluquets maniérés. Il n'est peut-être pas exactement taillé sur le modèle de Cambridge. Je donne au diable votre éducation anglaise! c'est bien contre mon avis que vous l'avez reçue; je m'imagine que vous allez adopter la façon de penser de votre mère qui croit qu'il ne peut y avoir rien de bon et d'agréable que ce qui est anglais.

— « J'en suis fort éloigné, monsieur; je vous assure que je suis aussi attaché à l'Irlande que vous puissiez le désirer. J'espère, qu'à cet égard du moins, ni même à aucun autre, vous n'aurez sujet de maudire mon éducation anglaise; et si ma reconnaissance, mon affection, sont de quelque prix à vos yeux, vous ne regretterez jamais la bonté, la libéralité avec lesquelles vous m'avez pro-

curé les moyens de devenir tout ce qu'un pair de la Grande-Bretagne doit être. »

« Par ma foi! vous me gênez maintenant, » dit lord Clonbrony; « je ne m'y attendais pas, et je ne me serais pas exposé à faire ainsi le sot, « ajouta-t-il, honteux de son émotion et cherchant à s'en défaire en plaisantant. » Vous avez, je le vois, un cœur vraiment irlandais, et que l'éducation n'a pu gâter; mais il faut que vous aimiez Terry; je vous accorde du temps pour cela, comme il m'a dit qu'il m'en accordait, lorsqu'il a commencé à me familiariser avec le whiskey (1). En attendant, je vous souhaite le bon jour! » Et il sortit brusquement.

Tandis que lady Clonbrony, en de-

(1) Sorte de liqueur irlandaise.

meurant à Londres, était devenue, de plus en plus, belle dame, lord Clonbrony s'était fait, de moins en moins, homme de bon ton. Lady Clonbrony, Anglaise de naissance, désavouant l'Irlande, et se débarrassant de tous les Irlandais à Londres, s'était fait admettre, par un grand état de maison, par des fêtes magnifiques et une dépense énorme, parmi les gens du bel air. Mais lord Clonbrony qui était quelque chose en Irlande, et un grand personnage à Dublin, se trouva n'être rien du tout en Angleterre, et se vit un zéro à Londres. Regardé du haut en bas par les gens dont sa femme faisait sa société, et las d'eux, il s'en éloigna tout-à-fait; il chercha de l'amusement et du contentement de lui-même dans la compagnie de gens au-dessous de lui, pour le rang et l'éducation, mais parmi lesquels il avait la satisfaction d'être le per-

sonnage le plus considérable. De tous ceux avec qui il vivait habituellement, le plus remarquable par ses talens et le plus agréable débauché, était sir Térence O'Fay, homme de basse extraction qui avait été fait baronet par un Lord lieutenant d'Irlande, dans une orgie. Personne ne narrait un bon conte, ne chantait une chanson plaisante, mieux que sir Térence. Il outrait l'accent de son pays, et son étourderie naturelle, s'embarrassant fort peu qu'on rît en société de lui ou de ce qu'il disait, pourvu qu'il fît rire. *Vivre et rire ; rire et vivre*, était sa devise ; et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivait du rire aussi bien que beaucoup de gens, valant mieux que lui, peuvent vivre avec mille livres sterling de rente.

Lord Clonbrony amena chez lui, le lendemain, sir Térence, pour le présenter à lord Colambre ; et il arriva,

qu'en cette occasion, Térence parut à son désavantage, parce que, de même que beaucoup d'autres, « *il gâtait l'esprit qu'il avait, en voulant se donner celui qu'il n'avait pas.* »

Sachant que lord Colambre avait fait d'excellentes études classiques, et qu'il était tout fraîchement sorti de Cambridge; sachant aussi que lui-même n'était pas fort en littérature, au lieu de s'en fier à ses talens naturels, il appela à son aide avec beaucoup d'efforts, les bribes de savoir qu'il avait attrapées dans sa jeunesse, et fit même passer en revue devant la compagnie les dieux et les déesses avec lesquels il avait fait connaissance au collége. Quoiqu'un peu embarrassé dans ce fatras d'érudition, il ne perdit pas de vue de faire sa cour à lady Clonbrony, en servant le dessein qu'elle avait si fort en tête, le mariage de son fils avec miss Broadhurst.

« Ainsi, miss Nugent, » dit-il, n'osant pas, malgré son assurance, s'adresser directement à lady Clombrony, « ainsi, miss Nugent, vous allez être, m'a-t-on dit, dans les grandes fêtes; il n'est question que du merveilleux gala. Ma foi, il n'y a rien de tel au monde, que de se trouver dans une foule bien conditionnée. Pas plus tard, miss Nugent, qu'au dernier bal, au château, avant mon départ de Dublin, les appartemens, grâce à l'extrême popularité de milady gouvernante, étaient si pleins, que je me rappelle très-bien qu'au passage de la porte, une femme, et une femme de fort bonne façon, quoiqu'elle ne fût pas de ma connaissance, me dit : « prenez donc garde, monsieur, vous avez le doigt dans mon oreille. » Je le sais, madame, lui dis-je, mais je ne pourrai l'en tirer, que, lorsque mon bras sera dégagé de la foule.

« Mais c'est de votre fête que je parlais. On m'a dit que vous y auriez la Vénus d'or; n'est-il pas vrai, milady Clonbrony ? »

— « Monsieur !.... »

La sécheresse de cette apostrophe n'empêcha pas sir Térence de poursuivre, avec sa volubilité accoutumée : « La Vénus d'or ! Assurément, miss Nugent, vous qui avez tant de pénétration, vous avez deviné tout d'un coup que c'était ma manière de désigner miss Broadhurst, qui, je l'espère, ne portera pas long-temps ce nom. Milord Colambre, avez-vous déjà beaucoup vu cette jeune personne? »

— « Non, monsieur. »

— « J'espère que bientôt vous la verrez davantage. J'ai beaucoup entendu parler de la Vénus de Médicis, de la Vénus d'ici, de la Vénus de là, et de celle de Florence, et de la Vénus sor-

tant du bain, et de cent autres ; mais, croyez-moi, milord — on peut croire un fou quand il dit la vérité — La Vénus d'or est la seule sur terre qui restera de bout en tout temps et dans tous les climats ; car l'or gouverne les cours et les camps, et les hommes ici-bas, et le ciel au-dessus de nous. »

« Et le ciel au-dessus de nous ! Prenez garde, Terry ! Savez-vous bien ce que vous dites là ? » dit lord Clonbrony.

— « Si je le sais ? Me nierez-vous, milord, que ce soit pour une pomme d'or que les trois déesses ont fait la guerre ? Et Hercule n'a-t-il pas volé un jardin pour des pommes d'or ? Et Enée n'a-t-il pas pris une branche d'or, pour être bien reçu de son père en enfer ? » dit sir Térence en faisant un signe de l'œil à lord Colambre.

« Comment donc, Terry ? » dit lord

Clonbrony, « je ne me doutais pas que vous eussiez autant de lecture. »

— « Vous ne vous doutiez pas non plus que j'eusse autant de connaissances parmi les dieux et les déesses, n'est-il pas vrai, milord? Mais à-propos, avant de quitter ce sujet, de quelle matière était cette fameuse ceinture de Vénus qui faisait naître si promptement les roses et les lis? Qu'était-ce, si ce n'est de bon or sterling ? J'en jurerais ; car l'or est la seule chose qu'un jeune homme doive chercher quand il prend une femme. »

Sir Térence se tut, mais personne n'applaudit.

« Qu'ils parlent tant qu'ils voudront de Cupidon et de ses flèches, et de la mère des Amours et des Grâces ; que Minerve chante ses odes et ses *dythirambes ;* (il estropia ce mot) qu'elle dise tout ce qu'elle voudra : avec sa

sagesse et sa science, elle ne trouvera jamais un mari en ce monde, ou dans l'autre, sans quelque chose de plus solide ; mais avec ceci, son affaire sera bientôt faite. »

« Non, non, Terry, sur ce point vous vous trompez : Minerve a trop mauvaise réputation avec sa science, pour que les hommes s'en accommodent, » dit lord Clonbrony.

— « Que me dites-vous là ? Je lui trouverais un bon parti sur-le-champ, si elle avait seulement cinquante mille livres sterling comptant, ou même un millier de livres sterling de rente. Croyez-vous qu'il y ait un homme si mal avisé, lorsque maisons et terres s'en vont grand train, pour s'éloigner, parce qu'il y a l'inconvénient d'un peu de savoir ? Mais après tout, je n'ai jamais ouï dire que miss Broadhurst fût le moins du monde savante. »

« Miss Broadhurst! » dit miss Nugent, « quel chemin avez-vous pris pour arriver à miss Broadhurst? »

« Le chemin de Tipperary, » dit lord Colambre.

— « Je vous demande pardon, milord : c'est à-propos d'une grande fortune, qui, j'espère, ne se trouvera pas hors de votre chemin, quand même vous prendriez celui de Tipperary. Elle a cent mille livres sterling dans les fonds publics, et de plus dix mille livres sterling de rente, en bonnes terres bien libres. Il y a des gens qui parlent de moralité, d'autres de religion; mais parlez-moi de belles *propriétés*. Mais, milord, j'ai quelques affaires à arranger ce matin, et il ne faut pas que je m'amuse ici. » Il fit sa révérence aux dames, et sortit.

« En vérité, je suis charmée de le voir parti, » dit lady Clonbrony. « Quel soulagement pour les oreilles! Je ne

conçois pas, milord, comment vous pouvez supporter de traîner sans cesse après vous cette étrange créature, un homme si vulgaire..... »

« Il me divertit, » dit lord Clonbrony, « tandis que beaucoup de vos belles dames et de vos beaux messieurs, avec leurs manières correctes ; m'endorment. Que m'importe l'accent des gens qui n'ont rien à dire? Qu'en pensez-vous, Colambre ? »

Lord Colambre, par respect pour son père, ne dit pas ce qu'il pensait; mais son aversion pour sir Térence O'Fay était plus forte encore que celle de sa mère. Cependant ce jour-là celle de lady Clonbrony fut encore augmentée, parce qu'elle vit que les propos très-peu ménagés de sir Térence relativement au projet de mariage avec miss Broadhurst, avaient opéré beaucoup plus con-

tre que pour le succès de ce projet, qu'elle avait si fort à cœur.

Le lendemain matin, à déjeûner, lord Clonbrony parla d'amener le soir avec lui sir Térence à la fête; lady Clonbrony en pâlit d'effroi.

« Bon Dieu ! » dit-elle, « lady Langdale, mistriss Dareville, lady Pococke, lady Chatterton, lady G...., lady D...., sa Grâce la duchesse de V...., que penseraient-elles de lui? et miss Broadhurst, que dirait-elle de le voir accoudé avec lord Clonbrony! » Il n'y avait pas moyen d'y songer. Non. — Milady protesta solennellement qu'elle aimerait mieux renoncer à sa fête, faire attacher le marteau de sa porte, se mettre au lit et se dire malade, être malade réellement, morte même, que d'être forcée de voir, à cette fête, une créature comme sir Térence O'Fay.

« Faites en cela, ma chère, comme en toute autre chose, ce qui vous convient, » s'écria lord Clonbrony en prenant son chapeau, et en se disposant à décamper ; « mais souvenez-vous bien que si vous ne voulez pas le recevoir, vous ne devez pas compter sur moi. Sur ce, je vous souhaite le bon jour, milady Clonbrony. Il pourra vous arriver, dans le besoin, de trouver des amis qui ne vaudront pas sir Térence O'Fay. »

« J'espère que je ne serai jamais dans le besoin, milord, » répliqua milady; « il serait fort étrange que je m'y trouvasse, avec la fortune que j'ai apportée. »

« Ne voilà-t-il pas encore sa fortune! » dit lord Clonbrony en se bouchant les oreilles et en sortant brusquement. « Ne cesserai-je jamais d'entendre parler de cette fortune, dont j'ai vu le bout depuis long-temps? »

Durant ce dialogue matrimonial, miss

Nugent et lord Colambre ne se regardèrent pas une seule fois. Elle était très-occupée des différentes manières d'arranger sur la cheminée un rat, un chat, un chien, une tasse et un bramine de porcelaine; et lord Colambre lisait, avec un égal degré d'attention, les papiers publics.

« A présent, mon cher Colambre, » dit lady Clonbrony, laissez là un moment ces papiers, et écoutez-moi. Je vous supplie de ne pas négliger miss Broadhurst; car je sais que c'est particulièrement pour vous que sa famille sera ici ce soir. »

— « Ma chère mère, jamais je ne manquerai de politesse pour une jeune personne qui y a des droits, surtout quand elle sera chez vous; mais j'aurai soin de ne point avoir d'attentions marquées pour miss Broadhurst, car je ne feindrai jamais ce que je ne sens pas. »

— « Mais, mon cher Colambre, miss Broadhurst réunit tout ce que vous pouvez désirer, à l'exception que ce n'est pas précisément une beauté. »

« Peut-être, madame, vous croyez » dit lord Colambre en regardant miss Nugent, « que je ne fais cas que d'un joli visage ? »

Grâce Nugent, sans attacher aucun sens à ce qu'il venait de dire, fit avec chaleur l'éloge de l'esprit, du bon sens et du caractère prononcé de miss Broadhurst.

— « Je ne savais pas que miss Broadhurst fût de vos amies, miss Nugent ? »

— « Elle est, je vous assure, fort de mes amies ; et, pour vous le prouver, je m'abstiendrai de la louer en ce moment : j'irai plus loin, je ne vous ferai son éloge que lorsque vous commencerez à m'en dire du bien. »

Lord Colambre sourit, et prêta l'o-

reille comme s'il désirait maintenant qu'elle continuât de parler, dût-elle l'entretenir de miss Broadhurst.

« Oh ! je reconnais là mon aimable Grâce ! elle fait de ces hommes tout ce qu'elle veut ; aucun d'eux ne saurait lui résister, » dit lady Clonbrony.

Lord Colambre, pour ce qui le concernait, ne nia pas la vérité de ce que disait sa mère.

« Grâce, » ajouta lady Clonbrony, « faites-lui promettre qu'il se conduira au gré de nos désirs. »

« Non, » dit Grâce, « il est aussi dangereux d'exiger des promesses que d'en faire : les hommes et les enfans mutins ne font jamais de promesses, surtout celle d'être sage, sans avoir envie, l'instant d'après, d'y manquer. »

— « A la bonne heure ; mais du moins, mon enfant, persuadez-lui, je vous en prie, de contribuer à ce que ma fête se

passe bien. C'est la chose à laquelle nous devons songer en ce moment. Sonnez : je vais mettre en réquisition toutes les têtes et tous les bras de la maison. »

CHAPITRE III.

L'OUVERTURE de sa fête, la magnificence de ses appartemens, la tente turque, l'Alhambra, la pagode, tout cela procura un doux moment de jouissance à la vanité de lady Clonbrony. Naturellement, et en dépit de ses efforts pour conserver de la dignité, elle laissait apercevoir sa satisfaction toutes les fois, qu'en entrant, quelqu'un témoignait une surprise, une admiration, feinte ou réelle.

Une très-jeune personne exprima son étonnement, de manière à être remarquée par tous ses voisins. Lady Clonbrony, enchantée, lui prit les mains, les serra affectueusement, et rit de tout son

cœur; puis, quand cette jeune miss et ceux qui l'accompagnaient eurent passé plus loin, milady revint à elle, redressa sa tête, et dit aux personnes qui l'entouraient :

« Pauvre enfant! J'espère que j'ai bien couvert sa petite naïveté? Il faut qu'elle soit bien *neuve!* »

Alors, avec une majesté étudiée, à travers laquelle perçait le contentement d'elle-même, milady circula dans les appartemens, occupée de choses très-importantes; présentant milady une telle au candélabre en forme de sphinx, et milady une telle à la jalousie dorée de Trébizonde, plaçant les uns dans le point de vue de l'Alhambra; établissant les autres sur les ottomanes du Sérail, ou sous le pavillon de Statira. Recevant et rendant des complimens de tous côtés, se persuadant qu'elle était le modèle du bon ton, se croyant l'objet de l'ad-

miration générale, lady Clonbrony fut, durant une heure, aussi heureuse qu'aucune femme l'ait jamais été en pareille occasion.

Son fils la considérait, et souhaitait que ce bonheur pût durer. Naturellement disposé à partager les sentimens d'autrui, il se reprochait de n'être pas aussi gai que la circonstance l'exigeait; mais cette scène de fête, cet éclat de lumières, ce tourbillon, ne ranimaient pas ses esprits abattus; le souvenir des propos de Mordicai était un poids qui l'oppressait, et, au milieu de cette magnificence orientale, de cette profusion sans bornes, il n'avait sous les yeux que la ruine et la misère future des êtres qu'il chérissait le plus.

Le seul objet sur lequel son œil se portait avec plaisir, était Grâce Nugent. Belle, élégante dans la simplicité et la décence de sa toilette, nullement occu-

pée d'elle-même, elle semblait cependant pensive; elle avait un air de mélancolie qui s'accordait parfaitement avec les sentimens de lord Colambre, et que celui-ci attribua à des réflexions semblables à celles qu'il ne pouvait s'empêcher de faire.

« Miss Broadhurst! Colambre, et tous les Broadhurst! » lui dit sa mère, en le tirant de sa méditation, au moment où elle passait près de lui pour aller recevoir les nouveaux venus. Miss Broadhurst parut dans une toilette si simple, qu'elle frisait la singularité. Point de diamans, et nulle autre parure.

« Je vous ai amené Philippa, ma chère lady Clonbrony, comme la voilà, plutôt que de ne pas vous l'amener du tout, » dit mistriss Broadhurst, « et j'ai eu toute la peine du monde à la faire sortir. Il a fallu lui promettre qu'elle ne resterait qu'une demi-heure : elle a attrapé

un rhume et un mal de gorge affreux ce matin; je puis jurer pour elle qu'elle ne serait pas sortie pour toute autre que vous. »

La jeune personne ne parut pas disposée à en faire serment, ni même à confirmer simplement ce qu'avait dit sa mère; elle se montra singulièrement indifférente et passive, et il y avait dans son regard et sa physionomie quelque chose d'ironique. Lady Clonbrony était désespérée et charmée, affligée et flattée; chacun s'empressait autour de miss Broadhurst et exprimait ses craintes, ses espérances. « Ah! de grâce, miss Broadhurst, ne vous mettez pas là! » — « Miss Broadhurst, si vous voulez m'en croire.... » — « Miss Broadhurst, si j'osais vous conseiller.... »

« Grâce Nugent, » dit lady Clonbrony, « miss Broadhurst vous écoute toujours; persuadez-lui, ma chère, de

prendre soin d'elle, et conduisons-la dans l'intérieur de la petite pagode, où elle sera chaudement et tout-à-fait retirée : c'est précisément l'endroit qui convient à une malade. Colambre, frayez-nous le chemin, car la foule est immense. »

Lady Anne et Lady Catherine H...., filles de lady Langdale, tenaient en ce moment le bras de miss Nugent, et se mirent en marche avec les autres, pour se rendre à la petite pagode. Il y avait des tables de jeu dans une des pièces, de la musique dans une autre, de la danse dans une troisième; mais, dans ce petit réduit, il y avait des gravures et des jeux d'échecs, etc....

« Vous serez là tout-à-fait libre et à votre aise, » dit lady Clonbrony. « Laissez-moi vous y établir comme il faut. Colambre, approchez cette petite table. Miss Broadhurst, vous jouez aux

échecs? Colambre, vous ferez la partie de miss Broadhurst. »

« Je vous suis très-obligée, milady, » dit miss Broadhurst, « mais je sais tout au plus la marche des échecs; lady Catherine jouera, je regarderai. »

Miss Broadhurst s'assit auprès du feu; lady Catherine commença sa partie d'échecs avec lord Colambre; lady Clonbrony se retira, en recommandant encore miss Broadhurst aux soins de Grâçe Nugent. Après quelques lieux communs de conversation, lady Anne H...., les yeux fixés sur la compagnie qui était dans l'appartement voisin, demanda à sa sœur quel âge avait une demoiselle qui venait de passer près de la porte. Cette question amena des comparaisons de l'âge réel avec l'air de jeunesse de quelques-unes de leurs connaissances, et des réflexions sur le soin que les mères prenaient de cacher l'âge

de leurs filles. Lady Catherine et lady Anne se lancèrent quelques coups d'œil.

« Quant à moi, » dit miss Broadhurst, ma mère prendrait vainement la peine de faire un secret de mon âge; car je suis résolue à le dire à tous ceux que cela peut intéresser, quand même mon visage ne le déclarerait pas. J'ai vingt-trois ans, et j'en aurai vingt-quatre le cinq de juillet prochain. »

— « Vingt-trois ans! que me dites-vous là? Je m'imaginais que vous n'en aviez pas vingt! » dit lady Anne.

« Vingt-quatre ans au mois de juillet prochain! c'est impossible! » s'écria lady Catherine.

« Très-possible, » dit miss Broadhurst d'un air tout-à-fait indifférent.

« L'auriez-vous cru, lord Colambre? Pouvez-vous le croire? » demanda lady Catherine.

« Sans doute, il peut le croire, » dit

miss Broadhurst, « ne voyez-vous pas qu'il le croit aussi fermement que vous et moi? Pourquoi voulez-vous forcer milord à me faire un compliment, en dépit de son jugement, ou lui extorquer un sourire feint. Je suis sûre qu'il voit que vous, mesdames, ne pensez pas plus mal de lui pour cela; et j'espère qu'il s'aperçoit aussi que je n'en conçois pas plus mauvaise opinion. »

Lord Colambre sourit alors, sans avoir besoin de feindre; et, dégagé de la crainte que miss Broadhurst eût intention de seconder les vues de sa mère, ou s'attendît à des soins marqués de sa part, il témoigna le désir de causer avec elle, et fut attentif à tout ce qu'elle dit. Il se rappela avoir ouï dire à miss Nugent, que cette jeune personne n'avait pas un de ces caractères insignifians qui sont si communs; et, négligeant son jeu, il regarda miss Nugent comme pour lui

dire : « *Faites qu'elle se développe*, je vous en prie. »

Mais Grâce était trop bonne amie, pour faire ce qu'il lui demandait ; elle laissa miss Broadhurst se montrer elle-même telle qu'elle était.

« C'est à vous à jouer, milord, » dit lady Catherine.

— « Je vous demande pardon, milady. »

« Ne trouvez-vous pas les appartemens magnifiques, miss Broadhurst ? » dit lady Catherine qui était déterminée à faire tourner la conversation sur des lieux communs, exempts de danger ; car elle venait de sentir ce que beaucoup d'autres connaissances de miss Broadhurst avaient éprouvé de sa part, je veux dire, une manière assez originale de déconcerter les gens, en mettant tout-à-coup au grand jour leurs motifs secrets.

— « Ces appartemens ne sont-ils pas magnifiques? »

— « Ils sont très-beaux assurément. »

La beauté des appartemens aurait, pour quelque temps, rempli les vues de lady Catherine, si lady Anne n'avait pas imprudemment ramené l'entretien sur miss Broadhurst.

« Savez-vous bien, miss Broadhurst, « lui dit-elle, » qu'il n'y a pas de mal de gorge qui m'eût empêchée de me parer de mes diamans un jour de fête, surtout si j'en avais d'aussi beaux que les vôtres! je vous assure que je n'ai pu m'imaginer que vous fussiez la même personne que j'avais vue si éclatante à l'Opéra, l'autre jour.

— « En vérité! vous n'avez pu vous le persuader, lady Anne? et voilà précisément ce qui me divertit. Je voudrais pouvoir aussi quelquefois mettre de côté

ma fortune comme mes diamans, et voir alors combien il y aurait peu de gens qui me reconnaîtraient. Qu'en pensez-vous, Grâce? ne pourrais-je pas d'avance, par la règle d'or, qui, après l'expérience, est la méthode la plus sûre, faire ce calcul et résoudre la question?

« Je suis persuadé, » dit lord Colambre, « que miss Broadhurst a des amis qui soutiendraient cette épreuve.

— « J'en suis convaincue, et c'est ce qui fait que je suis passablement heureuse, quoique j'aie le malheur d'être une héritière.

« Voilà bien le propos le plus extraordinaire? » dit lady Anne. « Je vous assure que je voudrais fort être, comme vous, une riche héritière, et avoir des milliers, et des milliers de livres sterling à mes ordres.

— « Et que peuvent faire pour moi ces milliers entassés sur milliers? Vous

savez, lady Anne, que les cœurs ne peuvent être conquis que par de beaux yeux; car assurément vous ne me conseilleriez pas de faire grand cas de cœurs achetés : c'est une pauvre chose, et qui ne dure guère à l'usé. Tournez-les en tout sens, et vous n'en ferez jamais rien de bon.

« Vous en avez donc fait l'épreuve, » dit lady Catherine.

— « A mes dépens. J'ai pensé y être attrapée cinq ou six fois; car on me les apporte par douzaines, et ils sont si bien parés pour la vente, et les gens vous jurent si affirmativement que c'est du véritable amour, et cela y ressemble si fort; et si vous consentez à les examiner, on fait tant et tant de sermens, et en termes si séduisans : par tout ce qu'il y a de plus aimable! par toutes mes espérances de bonheur! par tous vos charmes! que vous finissez par avoir

l'air d'une sotte, et par croire ; car ces hommes ont alors si bien toute l'apparence de gens d'honneur, remplis de délicatesse, qu'on ne peut se résoudre à leur dire tout bonnement qu'ils sont des fripons et des escrocs, qu'ils se parjurent, qu'ils se damnent. Et si vous dites à un amant qu'il est prévenu, aveuglé, c'est l'encourager ; il aurait droit de se plaindre, si vous battiez en retraite après cela. »

« Ah, bon Dieu ! quel coup ! » s'écria lady Catherine ; « miss Broadhurst est si amusante, ce soir, malgré son mal de gorge, qu'on ne peut faire attention qu'à ce qu'elle dit ; et elle parle d'amour et d'amans si fort *en connaissance de fait*, et elle compte les gens amoureux d'elle par douzaine ! »

— « Amoureux ! non, non ! est-ce que j'ai parlé de cela ? des prétendans,

voilà ce que j'ai voulu dire. Il n'y a rien qui ressemble moins à un véritable amant qu'un prétendant. Tout le monde sait cela depuis le temps de Pénélope. Par douzaines! personne n'a encore été amoureux de moi, et j'ai tout lieu de craindre que je ne serai jamais aimée comme je voudrais l'être. »

« Milord, vous m'avez donné la partie, sans faire de défense, » dit lady Catherine.

« La défense serait vaine contre vous, Milady, » dit lord Colambre en se levant, et en faisant, avec beaucoup de politesse, la révérence à lady Catherine. Mais l'instant d'après il se tourna vers miss Broadhurst pour causer avec elle.

« Quand j'ai dit que je voudrais être une héritière, » reprit lady Anne, « je ne songeais pas à l'amour. »

« Assurément ; on ne songe pas toujours à l'amour : vous le savez bien, » dit lady Catherine.

« Pas toujours, » répliqua miss Broadhurst ; « mais, mettant de côté l'amour, qu'achèteriez-vous, milady, avec vos milliers de livres sterling ? »

« Tout au monde, si j'étais à votre place, » dit lady Anne.

« Un rang, pour commencer, » dit lady Catherine. »

— « Je retrouve là ma première objection ; un rang acheté est une pauvre chose. »

« Mais aujourd'hui, on fait si peu de différence entre un rang acheté et un rang héréditaire, » dit lady Catherine.

« La différence me paraît si considérable, » dit miss Broadhurst, « que jamais je ne voudrais acheter un titre. »

« Un titre sans naissance, » dit lady Anne, « ne mérite guère, en effet,

qu'on l'achète; et comme la naissance ne s'achète pas..... »

« La naissance même, si elle s'achetait, je ne l'achèterais pas, » dit miss Broadhurst, « à moins que je ne fusse sûre d'avoir avec elle toute la politesse et les nobles sentimens, et la magnanimité; en un mot, tout ce qui doit accompagner et orner une haute naissance. »

« Admirable! dit lord Colambre. » — Grâce Nugent sourit.

— « Lord Colambre, voudriez-vous avoir la bonté de rappeler à ma mère qu'il faut que je me retire. »

« Je suis obligé d'obéir, mais c'est bien à regret, » dit Milord.

« Est-ce que nous ne danserons pas ce soir? » dit lady Catherine. « Je crains, miss Nugent, que nous n'ayons trop fait parler miss Broadhurst avec son mal de gorge, et que lady Clonbrony ne nous

le pardonne pas — Mais la voilà qui vient. »

Lady Clonbrony arriva, et dit qu'elle espérait que miss Broadhurst ne songeait pas à s'en aller; mais miss Broadhurst ne voulut point consentir à rester plus long-temps. Lady Clonbrony fut enchantée de voir que son fils aidait Grâce Nugent à envelopper soigneusement miss Broadhurst dans son schall. Milord lui donna la main pour la conduire à sa voiture, et sa mère jugea que cela était de fort bon augure; elle conçut aussi de grandes espérances de ce que l'héritière était restée trois quarts d'heure au lieu d'une demi-heure, circonstance que lady Catherine ne manqua pas de remarquer.

Le bal que lady Clonbrony avait retardé, sous différens prétextes, jusqu'à ce que lord Colambre fût libre, commença immédiatement après le départ

de miss Broadhurst ; et le pavé en mosaïque de l'Alhambra, figuré avec de la craie, fut en peu de temps effacé par les pieds des danseurs. Que les joies humaines sont passagères, et surtout celles qui tiennent à la vanité ! Même dans cette soirée de gala, si long-temps projetée et tant désirée, lady Clonbrony trouva son triomphe incomplet ; toute son attente ne fut pas remplie. Durant la première heure, tout avait été complimens, succès, sourires gracieux ; mais vinrent ensuite les *si* et les *mais*, et les critiques déguisées en louanges, et les goûts différens de celui-ci, de celui-là. Cependant, forte de l'autorité de M. Soho, lady Clonbrony se crut assez sûre de son fait ; mais ce qu'elle ne put digérer, ce fut le procédé du colonel Heathcock, qui, habillé de noir, s'étendit, avec toute l'aisance d'un homme du bon ton, sous le pavillon de Statira, sur ce canapé

resplendissant de blancheur, et qui, après avoir suffisamment attiré l'attention, et fourni matière à beaucoup de mauvaises plaisanteries sur les cygnes blancs et noirs et sur les oisons, consentit à quitter la place. Mais, hélas! le canapé avait perdu sa fraîcheur; il était souillé de la noire empreinte de l'habit du colonel.

« Ah! ah! je ne me suis réellement pas souvenu que j'étais en noir, » fut toute l'apologie que lady Clonbrony put obtenir du colonel. Elle était désolée que le pavillon de Statira fût gâté avant que lady Pococke et lady Chatterton, et lady C...., lady P...., et le duc de V...., l'eussent vu, et avant qu'il eût été admiré par quelques autres personnages superlativement à la mode, qui lui avaient promis de paraître un moment à sa soirée, et qui, à cette heure, n'étaient pas encore arrivés. Ils arrivèrent

enfin. Mais lady Clonbrony aurait pu se dispenser de regretter pour eux le pavillon de Statira ; il n'eût pas produit plus d'effet que tout ce qu'elle avait, à si grands frais, préparé pour exciter l'admiration. Ils venaient résolus à ne point admirer. Très-versés dans l'art de faire souffrir la vanité des autres, ils promenaient sur tous les objets des regards indifférens. « Ah! vous avez eu Soho! Soho a fait des merveilles! c'est très-bien, fort bien! Soho est, dans son genre, un habile homme. »

D'autres gens de grande importance, firent leur entrée, tous occupés d'un petit accident arrivé à eux-mêmes, ou à leurs chevaux et à leur voiture, et ils en entretinrent tous ceux qui se trouvèrent à portée de les entendre. Lady Clonbrony supporta tout cela, et elle écouta avec beaucoup de patience l'histoire d'une lettre, au sujet d'une cheminée

qui avait pris feu, la semaine dernière, chez le duc de V.... dans sa maison en Brecknockshire. En reconnaissance de l'air gracieux dont elle avait prêté l'oreille à cette narration, le duc de V.... prit sa lorgnette, pour considérer l'Alhambra; et il venait de décider que c'était bien! très-bien! quand lady Chatterton fit une terrible découverte, une découverte qui remplit lady Clonbrony d'étonnement et d'indignation. M. Soho lui en avait imposé; l'avait jouée. Quelle fut sa mortification, quand la douairière lui assura que cette décoration de l'Alhambra, non seulement avait été montrée par Soho à la duchesse de Torcaster, mais que même sa Grâce à qui elle était offerte, l'avait rejetée, parce que sir Horace Grant, ce célèbre voyageur, avait trouvé quelque chose à redire aux proportions des colonnes; en sorte que Soho avait pris

l'engagement de refaire le tout à neuf, pour la duchesse, d'après les observations de sir Horace.

Lady Chattertou était la plus grande jaseuse qu'il y eût au monde, et elle parcourut les appartemens, disant à toutes les personnes de sa connaissance, et elle connaissait toute la terre, de quelle manière Soho avait indignement trompé cette pauvre lady Clonbrony, et jurant qu'elle ne le pardonnerait jamais à cet homme. « Car, dit-elle, quoique la duchesse de Torcaster se soit toujours servie de lui, depuis très-long-temps, quoiqu'il soit un de ses protégés, tout cela ne l'excuse pas; et son procédé est d'autant plus blâmable, que lady Clonbrony est une étrangère, une Irlandaise. » Une Irlandaise! c'était là le trait le plus cruel; mais il n'y avait pas de remède, le mot était lâché.

En vain la pauvre lady Clonbrony

suivit la douairière dans les différens appartemens, pour corriger sa méprise, et pour rendre justice à M. Soho, en disant que bien qu'il en eût très-mal usé à son égard, il savait cependant qu'elle était Anglaise. La douairière était sourde, il n'y avait pas moyen de lui couler un avis à voix basse; et, quand lady Clonbrony se vit forcée de lui crier cela dans l'oreille, la douairière répéta seulement.

« Justice à M. Soho! non, non; il ne vous a pas rendu justice, ma chère lady Clonbrony, et je le dénoncerai à tout le monde. — Anglaise! non, non, non! Soho n'a pu vous prendre pour une Anglaise! »

Tous ceux qui jalousaient en secret lady Clonbrony, ou qui se moquaient d'elle, s'amusèrent beaucoup de cette scène. Cette décoration de l'Alhambra, qui, une heure auparavant, était géné-



ralement admirée, fut maintenant traitée avec un souverain mépris. — Chacun déclama contre M. Soho, et dit, que du premier coup d'œil il avait été frappé du défaut total de proportion, mais qu'il n'avait pas voulu être le premier à le faire remarquer.

On se venge d'ordinaire d'avoir trop admiré, en dénigrant ensuite sans miséricorde. Dans toutes les assemblées, le ridicule est promptement saisi, et passe avec rapidité de bouche en bouche. Lady Clonbrony, dans sa propre maison, à sa belle fête, devint l'objet du ridicule; du ridicule décemment déguisé, il est vrai, sous les apparences de l'intérêt pour milady, et de l'indignation contre cet abominable M. Soho!

Lady Langdale, qui, pour des raisons à elle connues, était, en ce moment, circonspecte, et faisait comme elle le disait elle-même, pénitence de

ses imprudences passées, — lady Langdale s'abstint de dire, même à l'oreille de ses voisins, un seul sarcasme. Elle gardait son sérieux, se tenait à quatre, et s'efforçait de rappeler à l'ordre mistriss Dareville ; mais ce n'était pas chose facile. Mistriss Dareville n'avait point de filles à marier, elle n'avait aucun profit à faire de la connaissance de lady Clonbrony ; et, convaincue que milady en endurerait beaucoup d'elle, plutôt que de se passer de son approbation, dégagée de tout motif d'intérêt, nullement retenue par son bon naturel dans l'exercice de son talent pour le ridicule, sans crainte, sans espérances, elle donna cours à toute sa malice. Ses traits, aussi nombreux que piquans, se succédaient avec tant de rapidité et se faisaient sentir si vivement, sans être aperçus, qu'il serait impossible de désigner exac-

tement les endroits où ils portaient, et l'espèce de blessure qu'ils faisaient.

Les disparates, le défaut d'accord, dans la décoration de la pagode chinoise, lui fournirent d'abord matière à beaucoup de plaisanteries. Elle prétendit qu'un énorme vase de porcelaine qui s'y trouvait, était celui dans lequel un certain capitaine B..., qui commandait un vaisseau de la Compagnie des Indes, avait caché et fait porter à son bord, une jolie petite femme chinoise dont il était amoureux, et qu'il avait enlevée de cette manière. Le conte qu'elle fit de cette aventure, attira l'attention générale; et lady Clonbrony elle-même fut forcée d'en rire, et se pressa d'amener mistriss Dareville dans la tente turque, qu'elle croyait plus à l'abri de la critique. Mais elle n'y gagna rien; et mistriss Dareville trouva là encore de quoi s'égayer à

ses dépens : elle avait un talent tout particulier pour contrefaire les gens, et, enhardie par le succès de ses saillies et la gaîté qu'elle excitait, elle poussa l'impertinence jusqu'à prendre le ton de lady Clonbrony, en faisant usage de quelques expressions qu'elle employait fréquemment : mais elle fut arrêtée tout-à-coup par un regard de Grâce Nugent, qui, placée derrière lady Clonbrony, se montra en cet instant. Il y eut un moment de silence, et ensuite le ton de la conversation changea.

« Salisbury, expliquez-moi ceci, » dit une femme à M. Salisbury en l'attirant à l'écart. « Si vous êtes dans le secret, faites-le moi comprendre ; car, si je ne l'eusse vu, je ne le croirais pas, et même en le voyant, je ne puis le croire. Comment cet esprit audacieux a-t-il été subjugué ? Par quel enchantement ? »

— « Par l'ascendant des grandes âmes sur les petites. »

« C'est très-beau, » dit cette femme en riant; « mais c'est aussi vieux que Léonore de Galigaï, et cette citation a été répétée un million de fois. Dites-moi donc quelque chose de plus neuf, de mieux adapté au sujet et à nos temps modernes. »

— « Eh bien donc, puisque vous ne me permettez pas de parler de nos jours, de grandes âmes, je vous demanderai si vous n'avez jamais remarqué que, lorsqu'un de ces gens d'esprit a été, en société, battu une fois par un autre d'ordre plus élevé, il est constamment en état de soumission en présence de celui-ci, toutes les fois qu'ils se rencontrent ensemble. »

— « Vous ne me persuaderez pas que cette jeune personne, qui semble si douce, soit de force à lutter avec cette

vieille guerre, mistriss Dareville : elle peut avoir assez d'esprit pour cela ; mais a-t-elle autant de courage ?

— « Oui ; personne n'a plus de courage, de ce courage convenable, quand il y va de sa propre dignité ou de l'intérêt de ses amis. Je vous en donnerai demain un ou deux exemples. »

— « Demain ! vous me les donnerez ce soir, tout-à-l'heure. »

— « La place n'est pas sûre. »

— « La plus sûre possible, dans une foule comme celle-ci. Suivez mon exemple : prenez un verre d'orgeat, buvez-en une gorgée de temps en temps, parlez bas, regardez d'un air innocent droit devant vous, ou de temps en temps en l'air, les lustres ; gardez toujours le même ton, supprimez les noms propres, et vous direz tout ce que vous voudrez. »

— « Eh bien donc, quand miss Nugent arriva à Londres, lady Langdale...... »

— « Déjà deux noms! Ne vous ai-je pas recommandé?.... »

— « Mais comment pourrai-je me rendre intelligible?.. »

— « Ne pouvez-vous faire usage des initiales, ou avoir recours à la généalogie?... Allez donc; qu'est-ce qui vous arrête?.... Ce n'est que lord Colambre, et j'ai idée qu'on ne court pas de risque avec lui, quand il s'agit d'un éloge de miss Nugent. »

Lord Colambre, qui avait rempli sa pénible tâche de danseur, et qui s'était débarrassé de toutes ses danseuses, entra dans ce moment dans la tente turque pour se rafraîchir, et précisément à temps pour recueillir les anecdotes de M. Salisbury. »

— « Poursuivez, maintenant. »

— « Vous savez que lady Langdale attache un grand prix à son salut en public ; elle avait coutume de traiter miss Nugent comme elle en traite beaucoup d'autres, tantôt prenant garde à elle, et tantôt n'ayant pas l'air de la connaître, suivant l'espèce de société où elle se trouvait. Un jour elles se rencontrèrent en haute compagnie. Lady Langdale parut embarrassée de savoir si elle se compromettrait par un salut : miss Nugent attendit une occasion favorable ; elle saisit un moment de silence, s'avança, et s'adressa à lady Langdale, comme si elle avait quelque chose de très-important à lui dire ; et, se penchant à son oreille en étouffant de sa main le son de sa voix, comme dans les *à-parte* sur le théâtre : « Lady Langdale, » lui dit-elle, « vous pouvez me saluer à-présent ; personne ne vous regarde. »

« Bonne leçon ! » dit lord Colambre

dans son coin, « et donnée poliment, comme il convient à une femme. »

— « Lady Langdale le méritait bien. Mais mistriss Dareville, que lui arriva-t-il? »

— « Vous vous rappelez que mistriss Dareville fit, il y a quelques années, un voyage en Irlande, avec la femme du lord-lieutenant, dont elle était parente. Elle y fut reçue avec beaucoup de cordialité, par lord et lady Clobrony; elle alla chez eux à la campagne, et vécut dans la plus grande intimité avec lady Clonbrony et miss Nugent. Elle passa un mois entier au château de Clonbrony; et cependant, quand lady Clonbrony vint à Londres, elle n'eut aucune attention pour elle. Enfin, l'ayant rencontrée chez une de leurs amies communes, mistriss Dareville ne put se dispenser de la reconnaître : mais elle le fit avec très-peu de politesse, et le plus lé-

gèrement possible : « Ah ! ah ! lady Clonbrony ! J'ignorais que vous fussiez en Angleterre ! Depuis quand y êtes-vous ? Combien de temps vous proposez-vous de passer à Londres ? J'espère qu'avant de quitter l'Angleterre, vous me donnerez un jour avec miss Nugent. » *Un jour !* Lady Clonbrony fut si étonnée de cette impudente reconnaissance, qu'elle hésita, ne sachant comment prendre la chose ; mais miss Nugent, très-froidement et en souriant, répondit : « Un jour ! assurément ! Comment vous refuser un jour, lorsque vous nous avez accordé un mois ! »

— « Admirable ! A présent, je conçois parfaitement que mistriss Dareville évite d'offenser les amis de miss Nugent en sa présence. »

Lord Colambre ne dit rien, mais cela lui donna beaucoup à penser. « Je voudrais fort, » dit-il en lui-même, « que

ma mère eût un peu de cette fierté si bien placée de Grâce Nugent; elle ne ruinerait pas sa fortune et sa santé, et elle ne perdrait pas son temps à courtiser des gens comme ceux-là. »

Il n'avait pas vu comment sa mère avait été traitée par quelques-uns de ses convives; il n'aurait pu le supporter: mais il remarqua qu'elle était fatiguée, contrariée, triste, et il fut indigné de ce qu'elle pressait encore quelques-uns de ces impertinens arbitres du bon ton et de la mode de lui faire la faveur, l'honneur de rester à souper. Le souper était servi, on venait de l'annoncer, et cependant ils ne voulurent pas rester: « Ils ne le pouvaient pas, ils étaient obligés de se sauver bien vite; ils étaient engagés chez la duchesse de Torcaster. »

« Qu'avez-vous, lord Colambre? » dit miss Nugent en allant à lui. « Prenez

donc garde, et quittez cet air courroucé; d'autres pourraient lire comme moi sur votre physionomie ce qui se passe dans votre âme. »

« Oh! non; personne ne peut si bien que vous lire dans mon âme, ma chère Grâce, « dit lord Colambre.

— « Le souper! le souper! Faites votre devoir : donnez la main à votre danseuse. »

Lady Catherine, en descendant l'escalier pour se rendre au souper, observa que miss Nugent n'avait point dansé, qu'elle ne s'était point montrée de toute la soirée.

« Ceux qui se trouvent bien dans l'ombre, » dit lord Colambre, « sont souvent ceux qui pourraient paraître le mieux au grand jour; et je ne suis pas surpris qu'une personne si intéressante dans le fond du tableau ne se soucie pas d'être mise plus en évidence. »

La salle du souper, disposée à grands frais à l'imitation du Wauxhall, représentait, à l'entrée, une serre superbe, éclairée par des lampions de couleurs. Dans le fond, un orchestre se faisait entendre ; les mets les plus délicats, tout ce qu'il y a de plus recherché était servi avec profusion. On mangea, on but, on jouit de tout, et on s'en alla, en se moquant de la maîtresse de la maison. Quelques-uns même, qui trouvaient qu'ils avaient été fort négligés, furent de trop mauvaise humeur pour se borner à rire ; ils se plaignirent d'elle très-sérieusement ; car lady Clonbrony avait offensé la moitié, et peut-être les trois-quarts de ses convives, en prodiguant, disaient-ils, des attentions exclusives à ces oracles du bon ton, qui l'avaient traitée si cavalièrement, et qui s'étaient conduits de manière à démontrer à tout le monde qu'ils croyaient lui avoir fait

beaucoup d'honneur en paraissant un moment à sa fête. Ainsi se termina cette fête qui lui avait fait dépenser tant d'argent, prendre tant de peines, et supporter tant de fatigues, et dont elle s'était promis un si beau triomphe.

« Colambre, faites taire les musiciens, ils ne jouent plus que pour des siéges vides, » dit lady Clonbrony. « Grâce, ma chère, veillez à ce que les lampes soient bien éteintes. Je n'en puis plus ; il faut que je me mette au lit. Quelle corvée ! quelle épreuve pour les nerfs que tout cela ! Je m'étonne qu'on y tienne jusqu'au bout, et je me demande pourquoi on le fait ! »

CHAPITRE IV.

Lady Clonbrony tomba malade le lendemain de sa fête ; elle s'était enrhumée dans un courant d'air très-vif, en faisant des complimens, lors de sa sortie, au duc de V...., qui, durant tout ce temps, trouvait qu'elle savait très-peu son monde, et qui s'impatientait de ce qu'elle faisait attendre ses chevaux. L'indisposition de milady fut longue et sévère, et la retint, durant plusieurs semaines, dans sa chambre : c'était une fièvre rhumatismale, accompagnée d'une ophtalmie. Tous les jours, quand lord Colambre allait voir sa mère, il trouvait miss Nugent dans son appartement,

et tous les jours il avait de nouveaux sujets d'admirer cette charmante fille. Ses soins affectueux, sa patience à toute épreuve, l'extrême attachement qu'elle montrait pour sa tante, releva beaucoup lady Clonbrony dans l'esprit de son fils. Il se persuada qu'elle avait de bonnes et grandes qualités, sans lesquelles il eût été impossible qu'elle se fît aimer à ce point. A quelques faibles près, tels que celui de rechercher le beau monde, et sa manie d'être anglaise, et autres petits travers de ce genre, lady Clonbrony était au fond une très-bonne femme. Elle avait d'excellens principes de religion et de morale; et quand le personnel n'était pas immédiatement intéressé, elle était tout-à-fait bienveillante. Quoique toute son attention fût si absorbée par le devoir de cultiver ses nombreuses connaissances et de les multiplier, qu'elle ne s'aperçût pas qu'elle eût des attache-

mens, elle en avait réellement; mais ses attachemens étaient concentrés sur un petit nombre de proches parens. Elle avait beaucoup de tendresse pour son fils, et elle s'enorgueillissait de lui. Après son fils, la personne qu'elle chérissait le plus était sa nièce; elle avait reçu chez elle Grâce Nugent, orpheline et abandonnée de ses autres parens : elle l'avait élevée, la traitant toujours avec beaucoup de bonté. Cette tendresse, ces obligations avaient inspiré à miss Nugent la plus vive reconnaissance; et c'était ce profond sentiment qui la rendait capable de soins pénibles et de choses en apparence au-dessus de ses forces. Cette jeune personne ne paraissait pas avoir une constitution robuste, et elle supportait, en cette occasion, des fatigues extraordinaires. Sa tante ne pouvait se passer un moment d'elle; elle ne fermait pas l'œil, si Grâce ne veillait pas

presque toute la nuit près de son lit. Les nuits se succédaient, et ramenaient pour miss Nugent la même fatigue; et cependant, avec si peu de sommeil, et souvent point du tout, elle conservait sa santé, ou, du moins, son courage et sa gaîté, et tous les matins, lord Colambre, en entrant dans la chambre de sa mère, y trouvait miss Nugent aussi fraîche que si elle eût dormi toute la nuit. Son teint était cependant, comme il le remarqua, très-mobile; il variait suivant ses sentimens et ses émotions, et bientôt lord Colambre la trouva tout aussi jolie quand elle était pâle, que lorsqu'elle avait des couleurs. Elle lui avait paru belle, environnée de l'éclat des lumières et avec tous les avantages de la toilette: mais il la trouva et plus jolie et plus intéressante, quand il la vit dans une chambre de malade, où le jour paraissait à peine, où il ne la dis-

cernait guère qu'à la grâce de ses mouvemens, ou lorsqu'un rideau, soulevé un moment, laissait tomber un rayon de soleil sur son visage et sur ses boucles négligées.

On peut passer bien des choses, à raison d'une fièvre rhumatismale et d'une fluxion sur les yeux; cependant il paraîtra étrange que lady Clonbrony fût assez aveugle, assez sourde, pour ne rien voir et pour ne rien entendre durant tout ce temps : on s'étonnera qu'ayant vécu si long-temps dans le monde, il ne lui vint pas une seule fois dans la tête qu'il était imprudent d'avoir pour garde-malade une jeune demoiselle de dix-huit ans au plus, et surtout une jeune personne comme celle-là, alors que son fils, qui n'avait pas vingt-un ans, et quel fils! venait la voir tous les jours. Il en fut pourtant ainsi. Lady Clonbrony n'avait aucune idée de l'amour, elle en

avait bien rencontré dans les romans du jour qu'elle parcourait par ton, et qui l'endormaient quelquefois; mais ce n'était que de l'amour dans les livres. Dans la vie réelle, elle n'en avait jamais vu; et comment aurait-elle pu en voir, au train de vie qu'elle menait? Elle avait ouï dire que l'amour faisait faire des folies aux jeunes gens, et même aux vieillards; mais ceux qui faisaient ces folies étaient des extravagans ou des sots, et si cela passait la sottise, c'était choquant, et personne ne voyait plus ces gens-là. Mais lady Clonbrony n'avait pas pour son compte la plus petite notion de chose semblable; elle n'imaginait pas que, hors de Bedlam, personne pût préférer une bonne maison, un équipage décent, un établissement solide, à ce qu'on appelle l'amour dans une chaumière : elle avait trop bonne

opinion du jugement de son fils, pour ne rien dire de ses devoirs envers sa famille ; elle le croyait trop fier de son rang et de ce qu'il était son fils ; en un mot elle avait, disons-nous, trop bonne opinion de son jugement, pour concevoir la plus petite idée de ce genre à son sujet. Et à l'égard de sa nièce, d'abord c'était sa nièce, et les cousins-germains ne devaient jamais épouser leurs cousines, parce que ces sortes d'alliances n'ajoutent rien à la considération, au crédit, à la puissance des familles. Cette doctrine, milady l'avait professée durant tant d'années, et d'un ton si dogmatique, qu'elle la considérait comme incontestable et aussi obligatoire qu'aucune loi de l'état ou qu'aucun précepte de morale ou de religion. Elle aurait aussi bien soupçonné sa nièce de vouloir lui voler son collier de diamans,

que du projet de dérober le cœur de Colambre, ou d'épouser l'héritier de la maison de Clonbrony.

Miss Nugent savait si bien tout cela, elle en était tellement convaincue, qu'elle ne se permettait jamais de songer à lord Colambre comme à un amant. Le devoir, l'honneur et la reconnaissance; la reconnaissance, ce sentiment, ce principe si fort chez elle, le lui interdisaient. Elle s'était si bien préparée et accoutumée à considérer son cousin comme un homme auquel jamais elle ne pouvait être unie; qu'avec les manières les plus aisées et une simplicité parfaite, elle se conduisait, à son égard, comme s'il eût été son frère; non pas dans ce sens équivoque, sentimental, romanesque, dans lequel certaines femmes parlent de traiter en frères des hommes à qui, secrètement, elles cherchent sans cesse à inspirer de l'a-

mour : elle ne faisait pas usage de cette phrase comme d'un prétexte commode, d'une manière facile de se mettre à l'abri du soupçon et du blâme, et de jouir de tous les avantages de la confiance et de l'amitié intime, jusqu'à ce que le moment favorable fût venu de déclarer ou d'avouer *le secret sentiment du cœur*. Non ! cette jeune personne était absolument incapable de duplicité ; elle n'avait point de restrictions mentales, de subtilités métaphysiques ; mais simple, droite et de bonne foi dans sa morale, elle agissait comme elle pensait, pensait ce qu'elle disait, et était ce qu'elle semblait être.

Dès que lady Clonbrony fut en état de recevoir quelques personnes, sa nièce fit avertir mistriss Broadhurst, qui vivait dans l'intimité de la famille, et qui vint alors souvent tenir compagnie, dans la soirée, à la malade. Miss

Broadhurst accompagnait sa mère, car elle n'aimait point à sortir avec d'autres chaperons qu'elle ; il lui aurait été désagréable de demeurer seule chez elle, et il lui était au contraire fort agréable de passer ce temps avec son amie miss Nugent. En cela, elle était sans dessein, sans coquetterie : miss Broadhurst avait l'âme trop élevée, trop indépendante, pour s'abaisser à du manége de ce genre. Le jour de la fête, lors de son entrevue avec lord Colambre, elle avait cru le comprendre, et elle était persuadée qu'il l'avait comprise ; elle jugeait qu'il n'était pas d'inclination à lui faire la cour pour sa fortune, et qu'il avait reconnu qu'elle ne s'accommoderait pas d'un homme qui la rechercherait sans l'aimer véritablement. Elle avait deux ou trois ans de plus que lord Colambre, et savait très-bien qu'elle n'était pas une beauté ; mais elle avait le juste sentiment de son mé-

rite et de ce qui convenait à la dignité de son sexe. Elle était bien persuadée que ses manières indiquaient cela parfaitement, et que lord Colambre en était pénétré; elle ne craignait donc pas qu'il s'y méprît : et quant à ce que le monde en penserait, elle s'en souciait très-peu; car elle était accoutumée à entendre dire tous les jours qu'elle allait se marier avec cinquante prétendans différens. Sûre de ses intentions et de la régularité de sa conduite, et méprisant le commérage, elle dédaignait, peut-être un peu trop pour une femme, et surtout pour une jeune femme, l'opinion pnblique. Mistriss Broadhurst, quoique sa fille se fût clairement expliquée, relativement à lord Colambre, avant de commencer ce cours de visites journalières, était charmée que, même sur ce pied, les jeunes gens se vissent souvent. Mistriss Broadhurst ambitionnait ardemment, pour sa

fille, un rang et une alliance avec une ancienne famille : elle sentait bien que la petite disproportion d'âge pouvait, en ce cas, être un obstacle, et elle avait appris avec chagrin que sa fille avait, imprudemment et sans nécessité, confessé son âge; mais cet obstacle pouvait être surmonté, et de plus grandes difficultés s'aplanissaient tous les jours dans le mariage d'héritières beaucoup moins riches. Quant aux sentimens de la jeune personne, sa mère les connaissait mieux qu'elle-même; elle comprenait fort bien la fierté de sa fille qui redoutait d'être marchandée et vendue. Mais mistriss Broadhurst, avec son esprit grossier, avait des idées plus justes sur l'amour que lady Clonbrony; elle vit bien, à travers la crainte de sa fille d'être offerte à lord Colambre, et son désir que sa famille ne fît à cet égard aucune avance, que si lord Colambre fai-

sait lui-même ces avances, il avait plus de chances de succès qu'aucun des nombreux prétendans qui avaient jusqu'à présent aspiré à la main de cette héritière. De cela même qu'il n'avait pas débuté par lui faire la cour, il résultait un avantage en sa faveur; car c'était une preuve qu'il n'avait point de vues intéressées, et que s'il lui rendait, par la suite, des soins, ce serait sincèrement.

« Maintenant, laissez-les se voir ainsi, familièrement, sans apparence de projet, et vous verrez, ma chère lady Clonbrony, que les choses iront d'elles-mêmes, comme nous pouvons le désirer, et sans que nous nous mêlions de leurs affaires. Soyons à notre jeu, et ne nous occupons pas du leur. Je me rappelle que lorsque j'étais jeune..... Mais ce temps est passé, n'en parlons plus. Qu'ils soient ensemble, cela suffit. Demandez aux hommes de votre connaissance pour-

quoi ils se sont mariés, et la plupart vous répondront : « Parce que j'ai rencontré miss une telle en tel endroit, et parce que nous nous trouvions toujours ensemble ». — Le voisinage! la proximité! comme disait mon père; et il avait été marié cinq fois, dont deux à des héritières. »

En conséquence de ce plan de les laisser s'arranger eux-mêmes, lady Clonbrony faisait tous les soirs sa petite partie avec mistriss Broadhurst, et un M. et une miss Pratt, frère et sœur, qui étaient les voisins les plus commodes et les plus obligeans qu'on puisse imaginer. De temps en temps, lady Clonbrony, en arrangeant ses cartes, jetait un coup d'œil d'observation sur les jeunes gens, assis à l'autre table, tandis que mistriss Broadhurst, plus prudente, leur tournait le dos, conservait sa gravité, avait l'air tout-à-fait à son jeu, ne prenait même

pas garde aux coups d'œil de lady Clonbrony, et n'ouvrait la bouche que pour demander à son partenaire : « Combien d'honneurs avions-nous? »

La partie des jeunes gens était d'ordinaire composée de miss Broadhurst, lord Colambre, miss Nugent, et son admirateur, M. Salisbury. M. Salisbury était un homme de moyen âge, très-agréable et fort instruit; il avait beaucoup vu le monde et vécu dans la meilleure compagnie; il avait acquis un tact très-sûr; il était rempli d'anecdotes, non de ces petites anecdotes de société qui ne signifient rien, ne mènent à rien, mais de celles qui peignent les caractères et les manières des différentes nations et la nature humaine en général, ou de celles relatives à ces personnages illustres qui excitent la curiosité et l'intérêt du public. Jusque-là miss Nugent ne l'avait vu que dans de grandes socié-

tés, où il était estimé, recherché pour son savoir-vivre et ses récits amusans, mais où il n'avait pas eu les occasions de déployer les qualités supérieures de son esprit, ou de montrer son caractère. M. Salisbury lui parut un tout autre homme en causant avec lord Colambre. Celui-ci, avec cette soif de s'instruire qu'il est toujours agréable de satisfaire, avait un air ouvert, une franchise, une générosité, une chaleur dans ses manières, qui, réunis à une politesse du bon genre, inspirent la confiance; et par là il se faisait aimer de tous ceux avec qui il conversait. Ses manières étaient particulièrement agréables à un homme tel que M. Salisbury, qui était las de l'uniformité et de l'égoïsme des gens du monde.

Miss Nugent avait eu rarement l'avantage d'entendre traiter en conversation des sujets de littérature. Dans la vie

qu'elle avait été forcée de mener, elle avait acquis des avantages; son esprit s'était exercé sur tout ce qui se passait sous ses yeux ; elle avait formé son jugement et son goût par ses observations sur la vie réelle ; mais le vaste champ des connaissances n'avait jamais été ouvert devant elle. Elle n'avait point eu l'occasion d'acquérir de la littérature, mais elle l'admirait dans les autres, et particulièrement chez son amie miss Broadhurst. Miss Broadhurst avait eu tous les avantages de l'éducation qu'on peut se procurer avec de l'argent, et elle en avait profité d'une manière peu commune parmi ceux à qui ils sont ainsi prodigués : non seulement elle avait eu beaucoup de maîtres et lu beaucoup de livres, mais elle avait réfléchi sur ses lectures, et suppléé, par la force de son entendement, à ce qu'on ne peut acquérir avec le seul secours des maîtres. Miss

Nugent appréciait trop, peut-être, une instruction qu'elle ne possédait pas; et, tout-à-fait exempte d'envie, elle considérait son amie comme un être supérieur, et avait pour elle une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme : et maintenant, attentive, charmée, elle écoutait tour-à-tour miss Broadhurst, M. Salisbury et lord Colambre, s'entretenant ensemble sur des sujets littéraires; et elle les écoutait avec une physionomie si pleine d'intelligence, si animée, et qui peignait si bien la bonté et la beauté de son âme, que, bien souvent, ces deux messieurs n'étaient plus à ce qu'ils disaient.

« Continuez, je vous prie, » dit-elle un jour à M. Salisbury, « vous vous taisez peut-être par politesse, par pitié pour mon ignorance; mais quoique je sois ignorante, vous ne m'ennuyez pas, je vous assure. Auriez-vous lu les *Mille*

et une Nuits? Comme celui dont les yeux furent touchés par le derviche magicien, je vois à présent les richesses d'un nouveau monde. Oh! qu'il est peu semblable, qu'il est supérieur à celui dans lequel j'ai vécu, à ce qu'on appelle le *grand* monde! »

Lord Colambre alla chercher une fort belle édition des *Mille et une Nuits*, y chercha le conte dont parlait miss Nugent, et le montra à miss Broadhurst, qui, de son côté, cherchait dans un autre volume.

Lady Clonbrony, de sa partie, vit les jeunes gens ainsi occupés.

« Je conviens que je ne m'entends pas à ces choses-là comme vous, ma chère mistriss Broadhurst, » dit-elle à l'oreille de celle-ci, « mais regardez actuellement, les voilà dans leurs livres! Que pouvez-vous attendre de ces manières-là? C'est

si mal élevé, si impoli de la part de Colambre, qu'il faut que je le lui fasse entendre. »

— « Gardez-vous en bien, ma chère lady Clonbrony! Point d'avis, point de remarques! Que voulez-vous de mieux? Elle lit, et milord, derrière elle, appuyé sur sa chaise, a la permission de lire avec elle; n'est-ce pas à merveille? Je n'ai jamais vu d'homme à qui elle ait permis de l'approcher à ce point! Ainsi, lady Clonbrony, pas un mot, pas un regard, je vous en conjure. »

— « Je le veux bien; puisque vous le voulez! Mais s'ils faisaient un peu de musique.... »

— « Ma fille est lasse de musique. Combien vous dois-je, milady? Trois rubbers, je crois...... Eh bien, vous aurez peine à le croire d'une jeune personne, » continua mistriss Broadhurst, « mais

ma fille préfère souvent un livre à un bal. »

« Assurément, cela est fort extraordinaire, de la manière dont elle a été élevée ; cependant les livres et tout ce qui s'ensuit sont si fort de mode aujourd'hui, que cela me paraît assez naturel, » dit lady Clonbrony.

Sur ces entrefaites, M. Berryl, l'un des amis de lord Colambre à Cambridge, celui pour qui il avait traité l'affaire du curricle avec Mordicai, vint à Londres. Lord Colambre le présenta à sa mère, qui le reçut très-gracieusement ; car M. Berryl était un jeune homme d'une jolie tournure, bien élevé, de bonne famille, destiné à hériter d'une fortune assez considérable, et, à tous égards, un parti très-convenable pour miss Nugent. Lady Clonbrony pensa qu'il serait très-sage de s'assurer de lui pour sa

nièce, avant qu'il fût répandu dans Londres, où beaucoup de mères et de filles ne tarderaient pas à lui faire sentir sa propre importance. M. Berryl, en sa qualité d'ami intime de lord Colambre, fut admis le soir dans le petit comité de lady Clonbrony, et il contribua à l'agrément de ces réunions. Son instruction, sa façon de penser, ses vues, étaient tout-à-fait différentes de celles de M. Salisbury; et de leur entretien résulta ce choc d'opinions et cette variété qui plaisent tant dans la conversation. L'éducation, le caractère, les goûts de M. Berryl étaient très-analogues au rôle qu'il était destiné à jouer dans la société, celui d'un homme comme il faut, vivant dans ses terres. On ne doit point entendre par cette expression ces campagnards du vieux temps, tout-à-fait *ignorans*, qui mangeaient, buvaient et chassaient; cette espèce de gens dont la race

est aujourd'hui à peu près éteinte ; mais un propriétaire de terres, Anglais, instruit, éclairé, indépendant, le plus heureux peut-être de tous les hommes. La comparaison entre le bonheur de la vie de Londres et celui de la vie de la campagne, la dignité, l'utilité, l'intérêt des occupations, l'emploi du temps, dans ces deux situations différentes, furent, un soir, entre M. Berryl et M. Salisbury, le sujet d'une conversation, enjouée, amusante, et peut-être instructive ; et comme il arrive le plus souvent, chacun, en fin de cause, garda son opinion. On remarqua que miss Broadhurst avait secondé fort habilement, et avec chaleur, M. Berryl ; et lord Colambre vit dans leurs vues, leurs plans et leurs idées, une conformité frappante, et, suivant lui, heureuse. Quand miss Broadhurst fut appelée à prononcer définitivement entre la vie de la ville et

celle de la campagne, elle dit que si elle était condamnée aux extrêmes de l'une ou de l'autre, elle préférerait la vie de la campagne, d'autant que le journal de Robinson Crusoé lui paraissait préférable à celui de l'oisif du *Spectateur*.

« Dieu me bénisse! mistriss Broadhurst, entendez-vous ce que dit votre fille? » s'écria lady Clonbrony, qui de sa table de jeu prêtait l'oreille à la conversation. « Est-il possible que miss Broadhurst, avec sa fortune, ses prétentions et son bon sens, dise sérieusement qu'elle s'accommoderait de la vie de campagne? »

« Que parlez-vous de vivre à la campagne, mon enfant? » dit mistriss Broadhurst.

Miss Broadhurst répéta ce qu'elle avait dit.

« C'est ce que disent toutes les filles qui ont habité la ville, » dit mistriss

Broadhurst ; « elles ne rêvent que de moutons et de houlettes ; mais le premier hiver qu'elles passent à la campagne les guérit radicalement : une bergère est en hiver un triste personnage partout, excepté dans une mascarade. »

« Colambre, » dit lady Clonbrony, « je suis sûre que les sentimens de miss Broadhurst sur la vie de la campagne, et tout ce qu'elle vient de dire, vous charment ; car, savez-vous bien, madame, qu'il me prêche continuellement pour me persuader de quitter la ville ? Colambre et miss Broadhurst sont parfaitement d'accord. »

« Soyez à votre jeu, par pitié pour votre partenaire, lady Clonbrony, » dit mistriss Broadhurst, en se pressant de l'interrompre. « Il faut que M. Pratt soit aussi patient que Job ; vous avez déjà renoncé deux fois dans cette main. »

Lady Clonbrony se confondit en ex-

cuses, eut les yeux sur ses cartes, et tâcha d'y avoir aussi son esprit; mais on dit quelque chose à l'autre bout de l'appartement, sur une terre dans le Cambridgeshire, qui attira son attention. M. Pratt eut en effet besoin de toute la patience de Job; elle renonça, et perdit la levée avec quatre d'honneurs.

Dès que la partie fut finie, et qu'elle put causer avec mistriss Broadhurst, elle lui fit part de toutes ses appréhensions.

« Sérieusement, chère madame, » dit-elle, « j'ai eu grand tort de recevoir M. Berryl comme je l'ai fait, quoique ce fût à cause de miss Nugent; mais je ne savais pas que miss Broadhurst eût des propriétés dans le Cambridgeshire. Je viens de leur entendre dire que leurs terres se touchent, et nous voilà bien tombées, pour le coup, madame, dans le danger du voisinage! »

« Il n'y a point de danger, il n'y en a

point ! » dit mistriss Broadhurst. « Vous me permettrez de vous dire que je connais ma fille mieux que vous ; personne ne songe moins qu'elle à la fortune et à des terres. »

— « Cela se peut ; tout ce que je sais, c'est qu'elle vient d'en parler, et même très-sérieusement. »

— « Oui, je ne le nie pas ; mais ignorez-vous que les jeunes filles ne songent jamais à ce dont elles parlent, ou plutôt qu'elles ne parlent pas de ce qui les occupe ? Et elles ont toujours dix fois autant à dire à l'homme dont elles ne se soucient pas, qu'à celui qui leur tient au cœur. »

« C'est fort extraordinaire ! » dit lady Clonbrony, « tout ce que je souhaite, c'est que vous ayiez raison. »

« J'en suis sûre, » dit mistriss Broadhurst. « Souffrez seulement que les choses aillent leur train ; et demain au soir,

soyez un peu plus à votre jeu qu'aujourd'hui; vous verrez que mes prophéties s'accompliront. Lord Colambre en viendra à offrir carte blanche avant la fin de la semaine, et il sera accepté, ou je ne m'appelle pas Broadhurst. Voyez-vous, pour parler clairement, je suis sûre qu'il plaît à ma fille; et cela étant, vous ne devez pas avoir de doutes sur la manière dont la chose finira. »

Mistriss Broadhurst raisonnait à merveille sur tous les points; elle ne se trompait que sur un seul. Habituée depuis long-temps à voir et à croire qu'une héritière comme sa fille était maîtresse d'épouser qui elle voulait; ayant toujours vu qu'il avait dépendu de sa fille d'accepter ou de refuser, mistriss Broadhurst tenait pour chose vraie, à la lettre, que les inclinations de sa fille décideraient entièrement la question. Dans l'occasion actuelle, elle ne se trompait

pas en supposant que la jeune personne ne serait point contraire à lord Colambre, s'il en venait à une déclaration précise, et il ne lui était jamais entré dans la tête qu'un homme pour lequel sa fille serait tant soit peu favorablement disposée, pût songer à en épouser une autre. Quelque clairvoyante qu'elle se crût en affaires de ce genre, elle ne voyait qu'un côté de la question; et, tout en croyant lady Clonbrony aveugle et de peu d'entendement sur ce sujet, elle avait elle-même les yeux si fascinés par ses préjugés, qu'elle était incapable de voir ce qui était évident, à savoir, que lord Colambre était épris de miss Nugent.

La semaine se passa, et lord Colambre ne fit point de propositions; mais mistriss Broadhurst attribua cela à un incident qui empêcha que les choses allassent leur train rondement, comme

auparavant. Sir John Berryl, père de M. Berryl, fut soudainement attaqué d'une maladie grave. La nouvelle en parvint un soir à M. Berryl, chez lady Clonbrony. Les chagrins et les embarras domestiques qui affligèrent ensuite la famille de son ami, occupèrent entièrement lord Colambre. Les idées d'amour furent suspendues, l'amitié réclama et obtint toutes ses pensées, et ses soins les plus actifs. La maladie de sir John Berryl répandit l'alarme parmi ses créanciers, et révéla à son fils, qui n'en avait aucune connaissance, aucun soupçon, le désordre de ses affaires. Lady Berryl avait toujours aimé la dépense, surtout en équipages; et Mordicai se montra en cette occasion le plus inexorable des créanciers. Sachant très-bien que son compte était horriblement enflé, et qu'il serait réduit en justice; que

c'était une dette contractée par l'ignorance et l'extravagance, et prodigieusement grossie ensuite par des intérêts exorbitans, et des intérêts d'intérêts, Mordicai était impatient de se faire payer avant la mort de sir John, ou du moins, d'obtenir de son héritier des sûretés légales, pour la somme entière. M. Berryl offrit son billet pour le montant de ce qui était raisonnablement dû. Mordicaî rejeta cette proposition; il déclara qu'en ayant le pouvoir, il exigerait jusqu'au dernier schelling de sa créance; qu'il ne laisserait pas aller ce qui était en ses mains; qu'aucun de ses débiteurs ne lui avait échappé, ni ne lui échapperait jamais; qu'un homme au lit de mort n'était pas chose qui dût l'arrêter; qu'il n'était pas assez imbécille pour se faire scrupule de troubler les derniers momens d'un mourant; qu'il ne se laissait pas

duper par ces considérations de délicatesse, et qu'il était déterminé à exercer ses droits dans toute leur étendue, s'embarrassant fort peu de ce qu'on dirait de lui. « Couvrez-vous tant que vous voudrez le visage de vos mains, M. Berryl, vous pouvez en avoir honte pour moi; mais je n'en suis nullement honteux; je n'ai pas cette faiblesse. » La physionomie de Mordicai en disait encore plus que ses paroles; livide de méchanceté, atroce dans son regard: « Oui, monsieur, » ajouta-t-il, « regardez-moi tant qu'il vous plaira: cela est très-possible, et c'est tout de bon que je vous le dis. Consultez-vous maintenant sur ce que vous avez à faire; devant moi ou derrière moi, cela reviendra au même; car rien n'y fera que mon argent ou votre billet, M. Berryl. La personne de votre père est arrêtée, heureusement, tandis qu'il respire encore. Oui, avancez-vous sur

moi, et frappez, si vous l'osez: votre père, sir John Berryl, malade ou sain, est mon prisonnier. »

Lady Berryl et les sœurs du jeune Berryl se précipitèrent dans la chambre, dans un transport de douleur.

« Tout cela est inutile, » s'écria Mordicai en tournant le dos à ces femmes; « ces ruses contre les créanciers ne servent de rien avec moi: je suis accoutumé à ces scènes; je ne suis pas du bois que vous imaginez. Laisser un homme en paix dans ses derniers momens! Non. Il ne doit pas mourir, il ne mourra point en paix, s'il ne paie pas ses dettes: et si vous êtes si prodigieusement affligées, mesdames, voilà monsieur, devant lequel vous pouvez vous agenouiller; s'il est question de tendresse, c'est à son fils à montrer la sienne, et non pas à moi. Allons donc: à la bonne heure, M. Berryl, » ajouta-t-il en voyant que le jeune

homme prenait le billet pour le signer, « vous commencez à comprendre que je ne suis pas un imbécille dont on puisse se jouer. Retirez votre main, ravisez-vous, ne signez pas : ce sera tout comme il vous plaira ; ça m'est égal. Je ne sortirai de cette maison qu'avec le prisonnier ou avec mon argent. »

M. Berryl signa le billet, et le lui jeta :

— « Tiens, monstre, et sors d'ici! »

« *Monstre !* ne me donnez pas action contre vous ; je voudrais que vous m'eussiez appelé *coquin*, » dit Mordicai avec un affreux sourire ; et, prenant d'un air résolu le billet, il le rendit à M. Berryl. « Ce papier ne vaut rien pour moi, monsieur ; votre signature n'est certifiée par aucun témoin. »

M. Berryl sortit brusquement, et revint, l'instant d'après, avec lord Colambre. Mordicai changea de visage et,

pâlit un moment, en voyant lord Colambre.

« Puisque cela se rencontre ainsi, milord, je ne serai point fâché, » lui dit-il, « que vous certifiez la signature de ce papier, ni même que vous soyiez témoin de toute ma conduite; car je pense qu'il me sera facile de vous l'expliquer à votre satisfaction. »

« Je ne suis point ici, monsieur, » interrompit lord Colambre, pour écouter l'explication de votre conduite que je comprends parfaitement; j'y suis pour certifier la signature de mon ami, M. Berryl, si vous jugez à propos de lui extorquer ce billet. »

Je n'extorque rien, milord. M. Berryl, c'est un acte tout-à-fait volontaire de votre part, prenez-y garde; signez ou ne signez pas, certifiez ou ne certifiez pas, tout comme vous voudrez, messieurs, » dit-il, en mettant ses mains

dans ses poches, et en reprenant son air décidé.

« Certifiez, certifiez, mon cher lord, » dit M. Berryl, en regardant sa mère et ses sœurs qui pleuraient, « certifiez promptement. »

M. Berryl n'a seulement qu'à repasser sur sa signature, en votre présence, milord, une plume sans encre, » dit Mordicai, en présentant la plume à M. Berryl.

« Non, monsieur, » dit lord Colambre, « mon ami ne signera jamais ce billet. »

« Comme il vous plaira, milord; le billet ou le prisonnier, avant que je sorte d'ici, » dit Mordicai.

— « Vous n'aurez ni l'un ni l'autre, monsieur; et vous sortirez de cette maison tout-à-l'heure ».

— « Comment! comment! milord, qu'est-ce que cela signifie? »

—« Monsieur, l'arrestation que vous avez faite, est aussi illégale qu'inhumaine. »

« Illégale, milord ! » dit Mordicai en tressaillant.

—« Illégale, monsieur. Je suis arrivé ici au moment où votre sergent demandait l'entrée de la maison, qui lui a été refusée. Depuis, dans la confusion où était toute la famille, occupée au premier étage, ils ont forcé la porte avec une barre de fer. Je l'ai vu, et je suis prêt à en déposer : maintenant passez outre à vos risques et périls. »

Mordicai, sans répliquer, saisit son chapeau et s'avança vers la porte; mais lord Colambre tenait la porte ouverte; cette porte était placée précisément en face de l'escalier, et Mordicai, voyant la contenance fière et l'air indigné de milord, hésita à passer devant lui, car il avait ouï dire que les Irlandais étaient

prompts dans l'exécution de la justice.

« Passez, monsieur, » lui dit lord Colambre, avec l'air du plus souverain mépris. « Je sais ce que je me dois, vous n'avez rien à craindre. »

Mordicai se précipita, et descendit l'escalier quatre à quatre; lord Colambre, avant de rentrer, attendit qu'il l'eût vu, ainsi que son sergent, hors de la maison. Quand Mordicai fut au bas de l'escalier, et se crut en sûreté, il se retourna et pâle de colère, il regarda lord Colambre.

« Charité bien entendue, commence par soi, milord, » lui dit-il, « songez-y. Vous payerez ceci, » ajouta-t-il, déjà à demi-couvert par la porte de la rue, car lord Colambre avait à ces derniers mots, fait mine d'aller à lui, « et je vous donne cet avis, parce que je sais qu'il vous sera inutile. Votre très-humble, milord. »

On ferma la porte de la rue, dès que Mordicai fut sorti.

« Dieu soit loué! dit en lui-même lord Colambre, de ce que je n'ai pas roué de coups ce misérable. Je profiterai de cet avis; mais ce n'est pas le moment d'y songer. »

Lord Colambre, oubliant pour le moment ses propres affaires, ne s'occupa que de celles de son ami, et lui donna tous les secours et toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Sir John Berryl mourut la nuit suivante. Ses filles qui avaient vécu sur le plus grand ton à Londres, demeurèrent dans le denuement. Sa veuve avait hypothéqué son douaire. M. Berryl héritait de biens fonds, mais il se trouvait sans revenu. Il n'était pas assez malhonnête pour refuser de payer les dettes légitimes de son père; il ne pouvait laisser mourir de faim sa mère et ses

sœurs. Les scènes de détresse dont lord Colambre fut témoin dans cette famille, firent sur lui plus d'impression encore, que les menaces de Mordicai; la similitude des circonstances qu'il avait sous les yeux avec celles de sa propre famille, le frappa.

Tout le mal provenait de la passion de lady Berryl pour la vie de Londres, et pour celle des lieux où l'on va prendre les eaux. Elle avait fait de son mari un *absent;* un absent de sa maison, de ses affaires, de ses devoirs, de ses terres. La mer, le canal d'Irlande ne se trouvaient pas, il est vrai, entre ses propriétés et lui, mais peu importait de quelle manière il était séparé de celle-ci. Les conséquences, la négligence, l'extravagance, étaient les mêmes.

Lord Colambre était du petit nombre des gens de son âge qui sont capables de profiter de l'expérience d'autrui. « L'ex-

périence, » dit un écrivain élégant, « est chose qu'on peut emprunter commodément, mais qui coûte souvent fort cher quand on l'achète. »

CHAPITRE V.

Durant tout ce temps, lady Clonbrony était occupée de pensées bien différentes de celles qui remplissaient la tête de son fils. Quoiqu'elle ne fût pas encore bien rétablie de sa fièvre rhumatismale, elle n'avait pu se résoudre à demeurer plus long-temps emprisonnée chez elle. Ses tristes soirées lui étaient devenues insupportables en l'absence de son fils. Tous les jours elle repassait à deux reprises les cartes de visites laissées à sa porte, et elle soupirait toutes les fois qu'elle recevait un billet d'invitation. Miss Pratt l'alarma fort, en lui parlant de soirées chez des personnes

de conséquence, où elle n'était point engagée. Elle craignit qu'on ne l'oubliât dans le monde ; car elle savait très-bien que le monde oublie ceux qu'on ne voit pas tous les jours, et partout. Quel sort que celui d'une femme du grand ton qui ne peut oublier le monde et que le monde oublie en un instant! Mais il est encore une pire condition ; et c'est celle d'une femme qui veut être femme du grand ton, qui se démène et se tourmente pour se hausser dans le monde. La plus petite négligence, le plus léger défaut d'attention de la part des personnes de haut rang, et des gens à la mode, sont remarqués par elle avec une jalousie inquiète, et lui font éprouver une cruelle mortification. Une invitation omise est une chose de la plus sérieuse conséquence, et qui intéresse non-seulement le présent, mais aussi l'avenir ; car si elle n'est pas invitée par

lady A, elle tombe d'un cran aux yeux de lady B et de toutes les ladys de l'alphabet. C'est un exemple dangereux et qui ne manquera pas d'être suivi. Si elle reçoit neuf invitations, il suffit d'une dixième qui manque pour la rendre malheureuse. C'est précisément ce qui arriva à lady Clonbrony; il devait y avoir une assemblée chez lady Saint-James, et il n'était point venu de carte pour lady Clonbrony.

« Quelle ingratitude! c'est en vérité monstrueux de la part de lady Saint-James. Comment! a-t-elle déjà oublié ma fête et les attentions particulières que j'ai eues pour elle ce jour-là? Des attentions qui, vous le savez, Pratt, ont été vues ailleurs de mauvais œil, et qui m'ont fait, m'a-t-on dit, beaucoup d'ennemis. Assurément la personne de qui j'attendais le moins une négligence dédaigneuse, était lady Saint-James. »

Miss Pratt, qui était toujours prête à entreprendro la défense d'une personne titrée, tâcha d'excuser lady Saint-James, en disant que, peut-être, elle ignorait que milady fût assez rétablie pour hasarder de sortir.

— « O ma chère miss Pratt ! Ce ne peut être son motif; car en dépit de mon rhumatisme qui me faisait beaucoup souffrir dimanche dernier, je suis allée tout exprès à la chapelle du roi, pour me montrer, et j'étais à genoux tout à côté de lady Saint-James. Et nous nous sommes saluées, et, après l'office, elle m'a fclicité sur mon rétablissement, et elle a été charmée de me voir si bon visage, et mille complimens de ce genre. Oh ! il y a quelque chose là-dessous de fort extraordinaire, et tout-à-fait inexplicable ! »

« Mais je suis encore persuadée que l'invitation viendra, » dit miss Pratt.

Ce mot ranima les espérances de lady Clonbrony ; et, suspendant sa colère, elle considéra comment elle pourrait s'y prendre pour se faire inviter. Le lendemain, dans la matinée, de nouvelles cartes de visite furent laissées à la porte de lady Saint-James ; et, pour rendre la chose plus remarquable, il y en eut de miss Nugent et d'elle séparément, pour chaque individu de la famille. De plus, milady se ressouvint d'une certaine miss, demoiselle de compagnie, à laquelle elle n'avait jamais songé, et pour qui elle n'avait pas laissé de carte la fois précédente. Cette fois elle s'excusa de cet oubli par un billet d'explication. Elle fit plus ; la tête et le bras rhumatisés hors de la portière, et exposés à un vent très-froid, elle interrogea le portier et le laquais, pour savoir si ses dernières cartes avaient été exactement remises à lady Saint-James ; et, pour s'assurer

que les nouvelles le seraient fidèlement, elle glissa une demi-guinée dans la main du laquais, en lui disant : « Monsieur, vous n'oublierez pas. » — Milady peut être tranquille. »

Elle n'ignorait pas combien de gens avaient été cruellement offensés; combien de fâcheuses aventures avaient eu lieu, dans le beau monde, par la négligence d'un portier à remettre ces cartes talismaniques. Mais, en dépit de toutes ces manœuvres, il ne vint point d'invitation le lendemain. Pratt fut alors mise à l'œuvre. Miss Pratt était un intermédiaire très-convenable; en se prêtant à rendre mille petits services auxquels peu de personnes de son rang auraient consenti de s'abaisser, elle avait obtenu ses entrées dans plusieurs grandes maisons, et elle jouait un rôle derrière la scène, dans beaucoup de familles du bel air. Pratt savait découvrir,

elle savait insinuer, elle s'entendait à manier une affaire adroitement; et elle employa mille petits moyens pour agir indirectement sur lady Saint-James. Mais tout cela fut sans effet. Enfin, Pratt imagina que du saumon fumé pourrait opérer. Lord Clonbrony venait précisément d'en recevoir de très-bon d'Irlande, et miss Pratt savait que lady Saint-James serait charmée d'en avoir à son souper, pour certain personnage qu'elle ne voulut pas nommer, et qui l'aimait beaucoup. Rouages sur rouages, dans le beau monde comme dans le monde politique! des cadeaux dans toutes les occasions et pour tous les rangs! Ce présent, bien placé, fut envoyé; il fut reçu avec beaucoup de remercîmens, et on en comprit l'intention. Au moyen de cette offrande propitiatoire, et de la promesse d'une demi-douzaine de paires de gants de Limerick, faite à miss Pratt, promesse que

Pratt comprit bien n'être que conditionnelle, cette grande affaire réussit enfin. La veille du jour fixé pour cette assemblée, les invitations pour lady Clonbrony et pour miss Nugent arrivèrent avec une apologie de lady Saint-James. Milady avait découvert avec chagrin que, par la négligence de ses gens, les invitations n'avaient pas été envoyées en temps convenable. « Ah ! comme la plus légère excuse suffit de la part de certaines personnes ! » dit en elle-même miss Nugent. « Que nous sommes prompts à pardonner, quand c'est pour notre intérêt ou nos plaisirs ! Comme on fait bien semblant d'être trompé, quoiqu'on sache de part et d'autre qu'on y voit très-clair ! et jusqu'où s'abaisse la vanité pour arriver à ses fins ! »

Honteuse de tout ce qui s'était passé, miss Nugent désirait fort que sa tante répondît par un refus, et elle lui rappela

son rhumatisme; mais le rhumatisme et toutes les autres objections furent repoussées; lady Clonbrony accepta. Les choses venaient précisément d'être ainsi arrangées, à la satisfaction de lady Clonbrony, quand lord Colambre entra. Son air était beaucoup plus sérieux que de coutume. Il avait encore sous les yeux les tristes scènes dont il avait été témoin dans la famille de son ami.

— « Qu'avez-vous donc, Colambre? »

Il raconta ce qui s'était passé; il peignit la conduite barbare de Mordicai, la douleur de la mère et des sœurs de M. Berryl, et les angoisses de celui-ci. Des larmes coulèrent des yeux de miss Nugent. Lady Clonbrony dit que cela était *choquant*; et elle écouta avec beaucoup d'attention toutes les particularités; mais elle ne manqua jamais de reprendre son fils toutes les fois qu'il disait M. Berryl.

« Vous voulez dire sir Arthur Berryl ? »

Elle fut cependant touchée de compassion, quand son fils parla du dénuement de lady Berryl; mais lorsqu'il en vint à rapporter ce que Mordicaï lui avait dit, elle l'interrompit :

« O mon cher Colambre! ne me répétez pas les propos impertinens de cet homme abominable. S'il s'agit réellement d'affaires, parlez-en à votre père, et, dans tous les cas, ne nous dites rien à présent; car j'ai cent choses à faire. Grâce, Grâce Nugent! j'ai besoin de vous, » ajouta-t-elle en sortant précipitamment.

Lord Colambre laissa échapper un profond soupir.

« Ne perdez pas espoir, » dit miss Nugent en suivant sa tante par obéissance; « mais n'essayez pas de lui parler de cela davantage avant demain matin. Sa tête

est maintenant pleine de cette soirée de lady Saint-James. Quand elle n'y songera plus, vous réussirez, peut-être, plus facilement à vous faire écouter. Ne vous désespérez pas. »

— « Jamais je ne désespérerai, tant que vous m'encouragerez à croire que je puis opérer quelque bien. »

Lady Clonbrony avait une raison particulière pour être doublement charmée d'avoir enfin obtenu son admission à la soirée de lady Saint-James; car dès qu'elle avait su que la duchesse de Torcaster en serait, elle s'était flattée de lui être enfin présentée, chose qu'elle désirait depuis long-temps. Mais lady Saint-James avait été aussi informée de cet espoir par miss Pratt, qui jouait un double jeu. En conséquence, elle avait écrit un billet à la duchesse, pour la prévenir qu'elle s'était vue forcée, par certaines circonstances, d'engager lady Clonbrony,

La duchesse ne manqua pas de s'excuser d'être de la soirée. Elle dit qu'elle n'aimait pas les assemblées nombreuses; qu'elle aurait le plaisir d'accepter l'invitation de lady Saint-James à son petit cercle choisi, le mercredi 10 du mois. Lady Clonbrony n'avait jamais été admise dans ce petit cercle de personnes choisies. En retour de ses grandes fêtes, elle était invitée dans les occasions semblables, mais elle n'avait jamais pu pénétrer au-delà.

Chez lady Saint-James, et des gens de sa société, lady Clonbrony essuya des mortifications d'un genre différent de celles qu'elle avait eues à souffrir de lady Langdale et de mistriss Dareville. Elle fut à l'abri des railleries à mots couverts, du persifflage et de l'imitation; mais on la tint à distance par une froide politesse et des airs cérémonieux. « Tu iras jusque-là, et pas plus loin, » était

exprimé par chaque regard, par chaque mot, et de mille manières différentes. Lady Saint-James avait grand soin, par une politesse scrupuleuse, de bien marquer la différence entre ceux qui étaient et ceux qui n'étaient pas, avec elle, dans les termes de l'intimité et de l'égalité, et elle s'entendait à merveille à mortifier ceux-ci avec des formes dont ils ne pouvaient se plaindre. C'est ainsi que les anciens grands d'Espagne avaient établi la ligne de démarcation entre eux et les nobles de nouvelle création. Toujours, et partout où ils rencontraient les nouveaux nobles, ils ne leur adressaient jamais la parole qu'en leur donnant tous leurs titres, en leur faisant de profondes révérences, et en ayant pour eux, en apparence, la plus haute considération, à cela près de les considérer comme leurs égaux. Tout au contraire, entre eux, ils mettaient de côté la pompe et les ti-

tres, et s'appelaient Alcala, Médina, Infantado, et ils prenaient cet air d'aisance et de familiarité qui dénote l'égalité. Ainsi contenus par l'étiquette, et joués par des marques de respect, il était impossible aux nouveaux nobles de passer la limite, ou de se plaindre d'être repoussés.

A souper, chez lady Saint-James, le saumon de lady Clonbrony fût trouvé parfait par quelques gourmets. La conversation tourna sur les productions de l'Irlande et sur l'Irlande elle-même. Lady Clonbrony, toujours préoccupée de l'idée qu'il était fort désavantageux de passer pour Irlandaise, ou pour aimer l'Irlande, fut très-embarrassée des remercîmens prolongés de lady Saint-James. Si elle avait pu lui offrir convenablement quelque autre chose, elle n'aurait jamais songé à lui en envoyer une venant d'Irlande. Vexée par les questions qu'on lui

faisait sur *son pays*, lady Clonbrony, suivant son usage, renia l'Irlande pour son pays, dénigra tout ce qui y avait rapport, dit qu'il n'y avait pas moyen d'y vivre, et déclara qu'elle était résolue à n'y jamais remettre le pied. Lady Saint-James, gardant le silence le plus profond, la laissa aller son train. Lady Clonbrony, prenant ce silence pour une preuve de conformité d'opinion, fit usage de toute sa rhétorique, qui n'était pas considérable, et répéta vingt fois ses anathèmes et son vœu d'expatriation; tant qu'enfin une femme âgée, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle avait à peine aperçue jusque-là, prit la défense de l'Irlande, avec beaucoup de chaleur. Son éloquence, et le respect avec lequel on l'écouta, étonnèrent lady Clonbrony.

« Qui est-elle? » demanda milady à voix basse.

— « Est-ce que vous ne connaissez pas lady Oranmore, qui est Irlandaise, et une des plus grandes dames de son pays? »

— « Ah! bon Dieu! qu'ai-je dit, qu'ai-je fait! pourquoi ne m'avez-vous pas avertie, lady Saint-James? »

« Je ne pensais pas, milady, que vous ne connussiez point lady Oranmore, » répliqua lady Saint-James, qui n'était en aucune manière touchée de sa peine.

Tout le monde partagea les sentimens de lady Oranmore; on admira son noble zèle à défendre son pays contre d'injustes accusations, et à le venger des outrages d'une haine affectée. Il n'y eut là personne qui ne jouît de la confusion de lady Clonbrony, excepté miss Nugent, qui tint ses yeux baissés durant toute cette scène. Elle se félicita de ce que lord Colambre n'en était pas témoin, et elle se flatta que cette leçon serait profitable à

lady Clonbrony. Cet exemple était propre à lui prouver qu'il n'était pas nécessaire qu'elle reniât son pays, pour être bien reçue dans toute espèce de société en Angleterre ; et que ceux qui ont le courage et la fermeté d'être ce qu'ils sont, et de soutenir ce qu'ils sentent, ce qu'ils croient être vrai, se font toujours respecter. Miss Nugent espéra que cette conviction porterait lady Clonbrony à se défaire de ces manières affectées qui la rendaient ridicule ; mais l'espoir qui la flatta le plus fut celui que l'apologie de l'Irlande, faite par lady Oranmore, disposerait sa tante à écouter tout ce que lord Colambre pourrait lui dire pour l'engager à retourner chez elle. Mais miss Nugent espéra vainement. Lady Clonbrony, de sa vie, n'avait généralisé une observation ; et des faits les plus frappans, elle ne tirait qu'une conclusion partielle.

« Ah ! chère Grâce , » dit-elle , dès qu'elles furent en voiture, « dans quelle embuscade ai-je donné ce soir, et que de honte j'en ai eue ! et tout cela parce que je ne connaissais pas lady Oranmore. Vous voyez maintenant l'inconvénient de ne pas connaître tout le monde. — Tout le monde d'un certain rang, veux-je dire. »

Miss Nugent essaya de glisser un peu de sa morale en cette occasion, mais cela ne prit pas.

— « Oui, ma chère; lady Oranmore peut parler de cette manière de l'Irlande, parce que, d'un autre côté, elle est très-grandement alliée en Angleterre; et d'ailleurs son âge lui permet de prendre des libertés : en un mot elle est lady Oranmore, et c'est tout dire. »

Le lendemain matin, quand on se réunit pour le déjeûner, lady Combrony se plaignit fort d'un redoublement

de son rhumatisme, de la pénible et désagréable soirée qu'elle avait passée la veille, et de la nécessité d'être d'une grande soirée le lendemain, et encore le jour suivant; et, dans le vrai style d'une femme du bon ton, elle déplora sa situation, et l'impossibilité de s'affranchir de ces choses-là:

« Qu'on maudit en les sentant; mais qu'on veut encore sentir. »

Miss Nugent était résolue à se retirer aussitôt après le déjeûner, pour laisser à lord Colambre toute liberté de parler des affaires de sa famille. Elle jugeait à son air sérieux que c'était son projet, et elle espérait qu'il aurait de l'ascendant sur son père et sur sa mère. Mais, au moment où elle allait se lever, sir Térence O'Fay entra, et s'assit sans cérémonie, en dépit des regards repoussans

de lady Clonbrony; déjà familiarisé avec lord Colambre, celui-ci ne lui imposait plus autant.

« Je suis fatigué, dit-il, et je l'ai bien gagné, car j'ai fait de longues courses ce matin pour l'intérêt de cette noble famille; et, miss Nugent, avant d'en dire davantage, j'accepterai de vous une tasse de thé, s'il vous plaît. »

Lady Clonbrony se leva, prit son air majestueux, et alla s'établir à l'autre bout de l'appartement, à son bureau, pour écrire quelques billets.

Sir Térence s'essuya tranquillement le front.

« Ma foi! j'ai bien couru: miss Nugent, je crois que vous ne m'avez jamais vu courir; mais je cours fort bien, je vous assure, lorsqu'il s'agit de rendre service à un ami. Et, milord, »

(s'adressant à lord Clonbrony) « après quoi pensez-vous que j'aie couru ce matin? — Après un marché. — Et de quoi? d'une mauvaise créance, d'une créance sur vous, que j'ai achetée, tout juste à temps; et Mordicai a maintenant grande envie de s'aller pendre; car que pensez-vous que ce coquin vous préparait? — Une saisie-exécution! — Oui, rien moins que cela. »

« Une saisie-exécution! répéta tout le monde, excepté lord Colambre. »

« Oh! rapportez-vous-en à moi pour ces choses-là, » dit Térence; « j'en ai eu avis par mon petit ami Paddy Brady, qui n'a pas même voulu en être payé, quoiqu'il soit aussi gueux qu'un rat d'église. Fort bien! en apprenant cela, j'ai laissé tomber ce que j'avais en main, et c'était la gazette de Dublin, et j'ai pris ma course en pantoufles comme j'étais, car je n'ai pu avoir une voiture, pour

aller me mettre dans les souliers (1) du créancier qui prime, ce petit solliciteur, qui demeure à Crutchêd-Friars, auquel, fort heureusement, Mordicai n'avait pas songé; je l'ai trouvé très-accommodant, quoique je fusse arrivé comme une bombe, et que je l'eusse dérangé de son déjeûner, ce qu'un Anglais n'aime pas. Je lui ai glissé dans la main une douceur, en une traite à trente jours de date sur l'agent Garraghty, qu'il en faut aviser; mais je ne veux pas m'appesantir sur les détails de loi et de chicane devant des dames. — Il m'a passé sa dette et sa saisie-exécution, et m'a rendu premier créancier en un tour de main. Alors, j'ai pompeusement pris une voiture, la première que j'ai ren-

(1) Façon de parler anglaise, pour dire se mettre en lieu et place, ou au droit de quelqu'un. Nous l'avons conservée dans la traduction, à cause du jeu de mots.

contrée, et je me suis fait conduire à Long-Acre, où j'ai vu Mordicai. « Monsieur, » lui ai-je dit, « je sais que vous méditez une saisie-exécution contre un de mes amis. » — « Peut-être : qui vous l'a dit? » m'a demandé le drôle. « Peu importe, » ai-je répondu, mais je suis venu pour vous prévenir que votre saisie n'est bonne à rien, attendu qu'il y en a déjà une d'un créancier qui vous prime. Il a fait alors de fort laides grimaces, et m'a dit cent choses que je n'ai point écoutées; et je suis venu bien vite ici vous conter toute cette histoire. »

« Dont je n'ai pas compris un mot, » dit lady Clonbrony.

« En ce cas, vous êtes fort ingrate, ma chère, dit lord Clonbrony. »

Lord Colambre ne dit rien, car il désirait acquérir un peu plus de connaissance du caractère de sir Térence, de l'état des affaires de son père, et de la

manière dont elles étaient gouvernées.

« En vérité! Terry, je sais que je dois vous être fort obligé; mais une saisie-exécution, même d'accord parties, est une chose fort désagréable, et j'espère qu'il n'y a point de danger.... »

« N'ayez peur! » dit sir Térence, « ne m'a-t-il pas fallu m'ingénier, pour moi ou pour mes amis, depuis que je suis arrivé à l'âge de gouverner ma fortune; je devrais dire à l'âge de raison, car le diable sait où je possède un pouce de terre; mais l'usage m'a passablement aiguisé l'esprit, et fort à votre service. — Ainsi, ne craignez rien, mon cher lord, » dit le baronnet sans soucis, en mettant les poings sur les côtés, « car, voyez-vous, dans sir Térence vous avez toute une armée qui ne demande qu'à livrer bataille à tous les créanciers incivils, dans les trois royaumes réunis, y compris le juif Mordicai. »

« Ah! c'est le diable, que ce Mordi-

cai, » dit lord Clonbrony, « c'est le seul homme que je redoute. »

« Comment donc, ce n'est qu'un sellier, n'est-il pas vrai? » dit lady Clonbrony, « je ne conçois pas comment vous parlez de craindre un homme de cette espèce, milord. Dites-lui que s'il est importun, nous ne lui commanderons plus de voitures; et je vous assure que je voudrais fort que vous ne fussiez pas assez bon pour l'employer davantage, puisque vous savez très-bien qu'il m'a manqué de parole au dernier jour de naissance, pour ce *Landau* que je n'ai point encore. »

« Tout ce que vous dites là ne signifie rien, » dit lord Clonbrony, « et vous ne savez pas de quoi il s'agit. Terry, je vous répète, qu'une saisie-exécution, même faite amicalement, est une chose fort déplaisante. »

— « Bah! bah! une chose déplaisante,

on en peut dire autant d'une attaque de goutte, mais on ne s'en porte que mieux après. C'est un nouveau bail de vie et de santé, pour lequel il faut bien payer un pot de vin. Prenez patience, et laissez-moi gouverner tout cela comme il faut; vous savez que je m'y entends. Ayez seulement la bonté de vous souvenir comment j'ai tiré d'affaire mon ami lord... — Mais il ne faut nommer personne, chacun sait qui je veux dire. —N'ai-je pas adroitement paré le coup, quand on fit cette impudente tentative de saisir son argenterie de famille? J'en fus averti; et que fis-je? je pratiquai une ouverture dans le mur qui séparait mon logement de sa maison; et pendant que les gens du shériff faisaient leurs recherches au rez-de-chaussée, je fis passer l'argenterie dans ma chambre; puis je leur dis d'entrer, car ils ne pouvaient mettre le pied dans mon petit paradis,

ces démons! si bien qu'ils restèrent à me regarder, à travers le mur, me maudissant, et moi à me tenir les côtés de rire, en voyant la mine qu'ils faisaient.»

Sir Térence et lord Clonbrony éclatèrent de rire.

« C'est un conte fort plaisant, » dit miss Nugent en souriant, « mais ce sont de ces choses qui, dans la réalité, ne se voient jamais.»

— « Qui ne se voient jamais! je pourrais vous conter cent autres tours meilleurs que celui-là, ma chère miss Nugent.»

« Grâce, » dit lady Clonbrony, « faites-moi le plaisir de cacheter ces billets, et de les envoyer à leur adresse; car, en vérité, » ajouta-t-elle à l'oreille de sa nièce quand elle se fut approchée, « je ne puis rester ici davantage, et entendre la voix de cet homme et son accent, qui devient plus horrible tous les

jours. » Et elle-même en disant cela, prononça quelques mots fort ridiculement, à force d'affecter le beau langage.

Milady se leva et sortit.

« Et bien donc, » continua sir Térence, en suivant miss Nugent près de la table où elle cachetait les lettres, « il faut que je vous dise ce que j'ai fait, dans la même maison, en une autre occasion, et comment j'ai remporté la victoire. »

Il n'y a pas d'officier-général qui se complaise davantage à raconter ses exploits militaires, que sir Térence O'Fay ne se complaisait à raconter ses exploits *civils*.

— « Ecoutez, miss Nugent. Il y avait dans la famille un laquais, non pas un Irlandais, mais un de ces grands drôles que les dames aiment si fort à traîner derrière leur voiture; un certain Fleming, qui devint espion, traître, et qui

alla secrètement informer les créanciers de l'endroit où l'on avait caché l'argenterie, dans l'épaisseur d'une cheminée. Mais qu'arriva-t-il? J'avais de mon côté mon espion; c'était un honnête petit garçon Irlandais, qui était dans la boutique du créancier, et dont je m'étais assuré par une petite douceur; et comme cela devait être, il fut plus malin que le valet Anglais : il me prévint à temps, et je me tins prêt pour la réception de ces messieurs. Mais je voudrais, miss Nugent, que vous eussiez été témoin de la bonne scène que nous eûmes; nous les laissâmes suivre la piste qu'on leur avait donnée, et quand ils crurent tenir ce qu'ils cherchaient, que trouvèrent-ils? ha! ha! ha! ha! après s'être donné bien du mal pour tirer de la cache un grand coffre qui pesait le diable, ils y trouvèrent des briques, et pas une pièce de l'argenterie de mon ami, qui était en

sûreté dans la fosse au charbon, où mes benêts ne s'avisèrent pas de l'aller chercher. Ha! ha! ha! »

—« Fort bien, Terry, mais je vais rabattre un peu votre amour-propre, » dit lord Clonbrony: « comment a tourné une autre fois votre invention d'un faux plafond? J'ai entendu conter cette histoire, et de quelle manière un des gens du shériff enfonça sa baïonnette dans votre plâtrage et fit tomber l'argenterie de famille, devant tous les assistans. Qu'en dites-vous, Terry? Il en coûta de ce coup, à votre ami, ce lord que tout le monde connaît, plus que votre tête ne vaut, mon pauvre Terry. »

—« Je vous demande pardon, milord, il ne lui en coûta pas un sol. »

—« Vous appelez pas un sol, 7,000 liv. sterling qu'il paya pour racheter l'argenterie. »

—« A la bonne heure! mais ne lui ai-je

pas compensé cela aux courses de?...... Les créanciers de milord étaient informés que son cheval Naboclish devait y courir ; et comme l'officier du shériff savait très-bien qu'il ne pouvait le saisir sur le terrein des courses, que fit-il? Il arriva de grand matin, par la voiture du courrier, et alla droit aux écuries. Il avait une description exacte de ces écuries, de la place qu'y occupait le cheval, et de sa couverture.

« J'étais là, justement, occupé à faire soigner le cheval, et, jugeant de loin l'homme à la mine, j'ôte à Naboclisch sa couverture, et j'en affuble une rosse que le curé n'aurait pas voulu monter.

« Le sergent entre. — « Bonjour, monsieur, » lui dis-je, en tirant de l'écurie le cheval de milord, équipé d'une vieille selle et d'une bride à l'avenant.

« Tim Neal, » dis-je au palefrenier qui frottait les jambes de la rosse, » prenez

garde à vous aujourd'hui, et nous aurons le prix ce soir. » — Pas si vite, dit le sergent — Voici mon titre pour saisir le cheval. »

« Oh! » lui dis-je, « vous n'aurez pas cette cruauté. »

« Je ne suis ici que pour cela, » dit-il en s'emparant de la rosse, tandis que, monté sur Naboclish, je m'éloignais résolument. »

« Ha! ha! ha! le tour est bon, j'en conviens, Terry, » dit lord Clonbrony.»

« Attendez, milord, attendez, miss Nugent, » ajouta sir Térence en la suivant partout où elle allait. « Ce n'est pas tout, et je ne les en tins pas quitte à si bon marché. — A l'encan, j'enchéris sur eux pour le prétendu Naboclish, et je ne le leur lâchai que quand il fut à cinq cents guinées. — Ha! ha! ha! celui-là est fameux, je pense. »

« Mais, » dit miss Nugent, » je ne

puis croire que vous parliez sérieusement, sir Térence. — Assurément, ce serait...... »

— « Quoi? parlez, ne vous gênez pas, miss Nugent. »

— « Je craindrais de vous offenser. »

— « Vous ne le pouvez, je vous en défie. — Dites le mot qui vous venait sur le bout de la langue, c'est toujours le meilleur. »

— « J'allais dire que c'était une escroquerie, » dit la jeune personne en rougissant.

— « Oh! vous alliez dire de travers en ce cas! on n'appelle pas cela escroquer parmi les gens comme il faut, et qui connaissent le monde — C'est tout simplement un tour de maquignon; c'est de bon jeu, et très-honorable quand il s'agit de tirer un ami d'un mauvais pas : tout est bon dans le cas de pressante nécessité d'un ami. »

— « Et quand cette pressante nécessité est passée, vos amis ne songent-ils jamais à l'avenir? »

— « L'avenir! laissons l'avenir à la postérité, » dit sir Térence, « je ne suis conseil que pour le présent; et quand le mal arrive, il est temps d'y songer. Je ne mets mes canons en batterie que quand l'ennemi est bord à bord avec moi, ou du moins en vue — Et de plus, jamais bon capitaine, sur mer ou sur terre, n'a fait connaître d'avance ses petits expédiens; il les réserve pour le jour du combat. »

« Ce doit être une triste chose, « dit miss Nugent en soupirant, « que d'être réduit à vivre de petits expédiens, d'expédiens journaliers. »

Lord Colambre se frappa le front, mais il ne dit rien.

« Si vous vous frappez le front, si vous vous cassez la tête pour vos pro-

pres affaires, milord Colambre, mon cher, » dit sir Térence, « il y a un moyen facile d'arranger, tout d'un coup, toutes celles de la famille; et puisque vous n'aimez pas les petits expédiens journaliers, miss Nugent, il y a un grand expédient, un expédient pour la vie entière, qui arrangera tout à votre satisfaction et à la nôtre. Je vous l'ai déjà fait entendre délicatement; mais, entre amis, ces délicatesses sont impertinentes; ainsi je vous dis clairement, « ajouta-t-il, en s'adressant à lord Colambre, « que vous n'avez autre chose à faire que de vous proposer, tout comme vous voilà, à l'héritière miss B...., qui ne demande pas mieux. »

« Monsieur! » s'écria lord Colambre en s'avançant, rouge de colère : miss Nugent le retint par le bras.

« O milord! »

« Sir Térence O'Fay, » dit alors mi-

lord avec plus de modération, « vous avez tort de nommer cette jeune personne de cette manière. »

« Pourquoi donc? j'ai dit simplement miss B...., et il y a une ruche entière d'*abeilles* (il joue sur le mot; en anglais abeille, *bee*, se prononce comme B); mais je suis sûr qu'elle me serait obligée de ce que j'ai dit, et qu'elle se croirait la reine des abeilles, si vous adoptiez mon expédient. »

« Sir Térence, » dit milord en souriant, « si mon père juge à propos que vous gouverniez ses affaires, et que vous imaginiez des expédiens pour lui — je n'ai rien à dire là-dessus; mais je vous prie de ne pas vous mettre en peine de trouver des expédiens pour moi, et de me laisser le soin d'arranger mes affaires. »

Sir Térence s'inclina profondément, et se tut un moment; puis, se tournant

vers lord Clonbrony, qui avait l'air plus confus que lui :

« Par ma foi, milord, » lui dit-il, « je crois qu'il y a beaucoup de gens, et même de grands seigneurs, qui ne savent pas distinguer leurs amis de leurs ennemis ; et je suis persuadé, je parierais dix contre un, que si je vous avais servi comme j'ai servi mon ami, dont je vous parlais tout-à-l'heure, votre fils, que voilà, aurait cru que je lui faisais un outrage en sauvant l'argenterie de la famille ! »

« Assurément, monsieur, je l'aurais pensé. — L'argenterie de famille n'est pas à mes yeux la chose de première importance, » dit lord Colambre, « l'honneur de la famille...... permettez miss Nugent, il faut absolument que je parle, » ajouta milord, en voyant qu'elle était alarmée.

« Ne craignez rien, ma chère miss

Nugent, » dit sir Térence, « je suis froid comme une carafe d'orgeat. »

« En vérité, milord Colambre, » poursuivit-il, » je conviens avec vous que l'honneur de famille est une très-belle chose : seulement elle est un peu incommode pour soi et ses amis, et elle coûte cher à entretenir, avec toutes les autres dépenses, toutes les autres charges d'un homme comme il faut, du temps qui court; ainsi, moi qui n'y suis point naturellement obligé, par ma naissance ou autrement, je me suis tenu de son côté tant que j'ai pu durant ma vie; mais je me suis demandé, avant de m'en faire volontairement l'esclave, ce qu'il pouvait faire pour un homme en ce monde: et d'abord je n'ai jamais vu que cet honneur de famille fût d'un grand secours à un homme dans une cour de justice; je n'ai jamais vu l'honneur de famille empêcher une saisie-exécution, une saisie-

arrêt, ni même un commandement; c'est une chose rare que cet honneur de famille, et une fort belle chose, sans doute; mais je ne sache pas qu'on en ait acheté seulement une paire de bottes, » ajouta sir Térence, en ajustant les siennes avec beaucoup de complaisance.

En ce moment, on vint avertir sir Térence que quelqu'un voulait lui parler pour affaire pressée, il sortit.

« Mon cher père, » s'écria lord Colambre, « ne le suivez pas, demeurez un moment, et écoutez votre fils, votre véritable ami. »

Miss Nugent sortit pour laisser le père et le fils libres.

« Ecoutez un moment votre ami naturel, » dit lord Colambre, « permettez-moi de vous conjurer, mon père, de ne point avoir recours à ces misérables expédiens; mais de confier à votre fils l'é-

tat de vos affaires, et nous trouverons des moyens honorables. »

« — Oui, oui, c'est fort juste : quand vous serez majeur, Colambre, nous en parlerons; mais jusque-là, il n'y a rien à faire. Nous irons, nous nous tirerons fort bien d'affaire jusqu'à cette époque, avec l'aide de Terry — et je vous prie de ne plus rien dire contre Terry ; je ne pourrais le souffrir, je ne pourrais l'entendre; il m'est impossible de me passer de lui. Ne me retenez pas, je ne puis en dire davantage, excepté, » ajouta-t-il en revenant à sa phrase ordinaire, « que tout cela n'aurait pas lieu, qu'on n'aurait que faire de lui, si on voulait vivre chez soi et tuer ses moutons. » Il s'esquiva, fort aise d'avoir éludé, même à sa honte, une explication et l'embarras du moment. Il y a des gens sans ressource, qui, dans les difficultés, reviennent toujours au même point; et,

assez ordinairement, se servent des mêmes expressions.

Tandis que lord Colambre se promenait en long et en large dans l'appartement, très-peiné de n'avoir pu faire aucune impression sur l'esprit de son père, ni obtenir sa confiance, la femme-de-chambre de lady Clonbrony, mistriss Petito frappa à la porte. Elle venait de la part de sa maîtresse, demander si lord Colambre était libre; et, en ce cas, le prier de passer dans son cabinet de toilette, où elle désirait avoir une conversation avec lui. Il se rendit aux ordres de sa mère.

— « Asseyez-vous, mon cher Colambre, » et elle commença précisément par son ancienne phrase.

« Avec la fortune que j'ai portée à votre père et les biens qu'il possède, je ne puis comprendre ce que signifient ses embarras pécuniaires; et tout ce que

dit cette étrange créature, sir Térence, est de l'algèbre pour moi, qui parle anglais; et je suis très-fâchée qu'on l'ait laissé entrer ce matin. Mais il est si grossier, qu'il ne se gêne pas pour forcer la porte; il dit fort bien à mon laquais, qu'il s'embarrasse d'un, *il n'est pas chez lui*, comme d'une prise de tabac. Que faire d'un homme qui vous dit de ces choses-là? En vérité, c'est la fin du monde. »

—« Je voudrais, pour le moins autant que vous, madame, que mon père n'eût point affaire à lui; mais j'ai dit là-dessus tout ce qu'un fils peut dire convenablement, et cela sans effet. »

« Ce qui me donne particulièrement de l'humeur, » poursuivit lady Clonbrony, « c'est ce que Grâce vient de me dire, et dont elle est aussi fort blessée, car elle est très-bonne amie; je parle de la manière indélicate dont ce grossier

personnage s'est exprimé relativement à une jeune et aimable héritière. Mon cher Colambre, je pense que vous me tiendrez compte du silence inviolable que j'ai gardé depuis si long-temps, sur un point que j'ai si fort à cœur. J'ai appris avec plaisir que vous vous étiez échauffé quand elle a été nommée si inconsidérément par ce butor, et j'espère que vous voyez aujourd'hui comme moi, tous les avantages de l'union projetée; je laisserais les choses aller leur train d'elles-mêmes, et vous verrais tranquillement prolonger autant que vous le voudriez, le temps des soins et la fleurette, n'était ce que j'apprends accidentellement de milord, et de cet animal, d'embarras pécuniaires, et de la nécessité de prendre un parti avant l'hiver prochain. En outre, il me semble que, maintenant, vous ne sauriez convenablement différer davantage vos propositions; car le monde

commence à parler de la chose comme si elle était faite; et je sais, même, que mistriss Broadhurst comptait que, sans ce *contre-temps* occasionné par ce pauvre Berryl, vous vous seriez déclaré dans la semaine. »

Notre héros n'était point homme à se proposer, parce que mistriss Broadhurst y comptait, ou à se marier, parce que le monde disait qu'il allait prendre femme. Il répondit donc avec fermeté, que, du moment où on lui avait parlé de ce projet, il s'était clairement expliqué; que, par conséquent, les parens de la jeune personne ne pouvaient avoir de doutes sur ses intentions; que s'ils s'étaient volontairement trompés eux-mêmes, ou s'ils avaient mis la jeune personne en telle position que le monde pût en tirer de fausses conclusions, il n'était pas responsable de cela; que sa conscience était tout-à-fait à l'aise à cet

égard, au point même qu'il était convaincu que la jeune personne, pour laquelle il avait beaucoup d'estime et de respect, dont il admirait le mérite, les talens et le caractère indépendant et généreux, ne se trompait nullement sur l'étendue et la nature de ses sentimens pour elle. »

— « Estime, respect, admiration. Comment donc, mon cher Colambre! mais c'est tout ce qu'il me faut, j'en suis satisfaite, et sans doute, mistriss Broadhurst le sera, et miss Broadhurst aussi. »

— « Assurément, madame, elles le seront; mais elles ne le seraient pas, si j'aspirais à l'honneur d'obtenir la main de miss Broadhurst, ou si je me déclarais son amant. »

— « Mon cher, vous vous trompez, miss Broadhurst a trop de sens pour s'occuper d'amour, et d'un amant qui se meurt pour elle, et de sottises sem-

blables; je suis persuadée, au contraire, je le sais même de bonne part, que la jeune personne.... Mais vous savez qu'il faut beaucoup de délicatesse en pareil cas, et lorsqu'il s'agit d'une héritière aussi riche, et dont la famille n'est pas à dédaigner; ainsi je ne puis parler plus clairement; mais je sais de bonne part, que vous seriez préféré à tous ceux qui la recherchent; en un mot, je sais que.... »

« Je vous demande pardon, madame, de vous interrompre, » s'écria lord Colambre en rougissant; « mais vous me permettrez de vous dire que, pour que je crusse ceci, il faudrait que je le tinsse de quelqu'un qui, j'en suis moralement certain, ne me le dira jamais.... de miss Broadhurst elle-même. »

— « Mon Dieu! mon enfant! si vous vouliez seulement le lui demander, elle vous dirait que cela est très-vrai; j'en suis sûre. »

— « Mais comme je n'ai pas là-dessus de curiosité, madame.... »

— « Dieu me bénisse ! je croyais que tout le monde avait de la curiosité. Mais même, sans curiosité, je suis persuadée que vous auriez du plaisir à l'entendre ; et n'en pouvez-vous faire simplement la question ? »

— « Impossible ! »

— « Impossible ! en vérité il y a là de quoi faire perdre patience, quand la chose est comme faite. Eh bien ! prenez donc votre temps ; tout ce que je vous demande, est de laisser aller les choses comme elles vont, doucement, agréablement ; je ne presserai pas votre père à ce sujet pour le moment ; laissez aller les choses doucement, c'est tout ce que je demande, et je ne vous en parle plus. »

— « Je voudrais de tout mon cœur faire ce qui peut vous obliger, ma chère

9.

mère, mais je ne le puis en ceci ; puisque vous m'assurez que le monde et les parens de miss Broadhurst sont dans l'erreur sur mes intentions, il devient nécessaire, et je le dois à la jeune personne et à moi-même, d'écarter toute espèce de doute. En conséquence, pour couper court à tout ceci, je m'éloignerai de Londres demain.

Lady Clonbrony, saisie d'étonnement, s'écria. — « Vous éloigner de Londres demain! tout au commencement de la saison ! c'est impossible ! je n'ai jamais vu un jeune homme si prompt, si inconsidéré ! mais attendez seulement trois ou quatre semaines ; les médecins m'ordonnent les eaux de Buxton pour mon rhumatisme ; vous nous y conduirez de bonne heure. — Vous ne pouvez me refuser cela. En vérité, quand miss Broadhurst serait un dragon, vous ne seriez pas plus pressé de

vous enfuir. De quoi avez-vous donc peur ? »

— « De faire ce qui n'est pas bien ; et c'est, je l'espère, la seule chose dont j'aurai jamais peur. »

Lady Clonbrony mit en usage tous ses moyens de persuasion, et fit tous les raisonnemens dont elle était capable, mais vainement. Lord Colambre demeura ferme dans sa résolution ; enfin, elle eut recours aux larmes, et son fils, très-ému, très-agité, lui dit :

« Vous me faites une peine extrême, ma chère mère. Tout ce que vous me demanderiez, tout ce que je pourrais faire avec honneur, je le ferais à l'instant, mais ceci m'est impossible. »

— « Pourquoi impossible ? J'en prendrai sur moi tout le blâme ; et vous êtes sûr que miss Broadhurst ne se méprend point à vos sentimens ; et vous l'estimez, vous l'admirez, et tout ce que je

demande, c'est de continuer comme vous faites, de la voir quelque temps; et que savez-vous si vous ne tomberez pas amoureux d'elle, demain, comme vous l'entendez? »

— « Je le sais, madame; et puisque vous me pressez si fort, il faut vous le dire; je le sais, parce que déjà mon cœur est engagé à une autre personne. N'ayez pas cet air épouvanté, ma chère mère, je vous en prie; je vous ai dit avec vérité, que je me croyais encore trop jeune, beaucoup trop jeune pour me marier. Dans les circonstances où je sais que se trouve ma famille, il est probable que, de quelques années, je ne pourrai faire un mariage conforme à mes souhaits. Vous pouvez être sûre que je ne prendrai aucun parti, que je ne déclarerai même pas mon attachement à la personne que j'aime, sans vous en donner connaissance; et loin

que je veuille me livrer inconsidérément à mes passions, quelque fortes qu'elles soient, — comptez que l'honneur de ma famille, votre bonheur, celui de mon père, sont ce que je considère avant tout; et que je ne songerai jamais à mon propre bonheur, avant que le vôtre soit assuré. »

Des derniers mots de ce discours, lady Clonbrony n'entendit que le son. Du moment que son fils lui avait dit que son cœur était engagé, elle avait passé en revue, dans sa tête, toutes les personnes, probables ou improbables, qu'elle avait pu imaginer; enfin, tressaillant tout-à-coup, elle ouvrit la porte de la chambre prochaine et appela:

« Grâce! Grâce Nugent! quittez à l'instant votre pinceau, Grâce, et venez ici! »

Miss Nugent obéit, avec son empressement ordinaire, et, dès qu'elle

parut, lady Clonbrony, fixant ses yeux sur elle, lui dit :

« Voilà votre cousin Colambre qui me dit que son cœur est engagé. »

— « Oui, à miss Broadhurst, sans doute, » dit miss Nugent, en souriant, et avec un air de simplicité et de franchise, qui rassura entièrement lady Clonbrony quant à elle. Un soupçon qui s'était glissé dans son esprit, fut tout-à-coup dissipé.

— « Sans doute; entendez-vous ce *sans doute*, Colambre? Grâce, vous le voyez, n'a point de doutes; personne n'en a que vous, Colambre.

« Et votre cœur est engagé; et ce n'est pas à miss Broadhurst?» dit miss Nugent, en s'approchant de lord Colambre.

— « Vous voyez maintenant combien voussurp renez, et *désappointez* tout le monde, Colambre. »

« Je suis fâchée que miss Nugent soit *désappointée* » dit lord Colambre.

— « Parce que je suis *désappointée*, je vous en prie, ne m'appelez pas miss Nugent, ou ne me tournez pas le dos comme si vous étiez fâché.

« Il faut que ce soit quelque dame de Cambridge, dit lady Clonbrony. — Je suis très-fâchée qu'on l'ait envoyé à Cambridge. — J'avais conseillé Oxford. C'est apparemment une de ces demoiselles Berryl, qui n'ont rien. Je ne veux plus entendre parler de ces Berryl. — Et voilà donc le motif de cette grande intimité avec le fils. Grâce, vous pouvez renoncer à vos idées sur sir Arthur Berryl. »

« Je n'ai aucune idée à laquelle il me faille renoncer, madame, » dit miss Nugent en souriant. « Miss Broadhurst » poursuivit-elle avec feu, en revenant à ce qu'elle disait à lord Colambre, « miss

Broadhurst est mon amie, une amie qui m'est chère, que j'admire ; mais vous conviendrez que j'ai fidèlement gardé la promesse que j'ai faite, de ne jamais la louer devant vous, jusqu'à ce que vous m'en eussiez parlé vous-même avec éloge. A présent, souvenez-vous que hier au soir, vous m'en avez dit tant de bien que j'ai cru, je vous l'avoue, que vous l'aimiez. Ainsi il est naturel que j'aie été un peu surprise. A présent vous savez tout ce que je pense là-dessus ; je n'ai pas l'intention d'usurper votre confiance ; défaites-vous donc de cet air d'embarras. Je vous donne ma parole de ne plus vous entretenir sur ce sujet, » dit-elle en lui présentant la main, « pourvu que vous ne m'appeliez plus miss Nugent ; ne suis-je pas votre cousine Grâce ? Ne soyez pas fâchée contre moi. » - « Vous êtes toujours ma cousine Grâce, et je

suis loin de la pensée de me fâcher contre vous; surtout en ce moment où je pars, pour être probablement long-temps absent.

— « Vous partez! quand ? Où allez-vous ?

— « Demain matin, pour l'Irlande. »

—« Pour l'Irlande! » s'écria lady Clonbrony. « Qui peut vous mettre en tête d'aller en Irlande ? Vous faites fort bien de fuir l'occasion d'entretenir un amour ridicule, puisque c'est là votre raison pour vous éloigner. Mais d'où vient que vous avez l'Irlande en tête, mon enfant? »

—« Je ne prendrai pas la liberté de demander à ma mère ce qui lui a ôté l'Irlande de la tête, » dit lord Colambre, « mais elle se rappellera que l'Irlande est ma terre natale. »

— « C'est bien la faute de votre père et non pas la mienne, » dit lady Clonbro-

ny, « car je voulais faire mes couches en Angleterre ; mais il a voulu absolument que son fils et son héritier vînt au monde dans le château de Clonbrony. Il y eut à ce sujet une longue contestation entre lui et mon oncle, et ce fut quelque chose qu'on dit du prince de Galles et du château de Carnavon, qui décida la question, bien contre mon gré ; car je voulais que mon fils fût, comme moi, anglais de naissance. Mais à présent, je ne vois pas que pour avoir eu le malheur de naître dans un pays, l'on soit, en aucune manière, lié à ce pays ; et je me flattais que votre éducation anglaise vous avait donné des idées trop libérales, pour que vous pussiez penser ainsi. Je ne vois donc pas pourquoi vous iriez en Irlande, uniquement parce que vous y êtes né. »

—« Ce n'est pas uniquement parce que j'y suis né ; mais je désire y aller, je dé-

sire connaître ce pays, parce que mon père y a ses propriétes, parce que c'est de là que nous tirons notre subsistance.

— « Subsistance ! Dieu me bénisse, quelle expression ! elle convient cent fois mieux à un pauvre qu'à un grand seigneur. — Subsistance! eh bien donc, si vous allez visiter les propriétés de votre père, j'espère que vous obligerez ses agens à s'acquitter de leur devoir, et à nous faire des remises. Mais dites-moi, je vous prie, combien de temps vous comptez y rester? »

— « Jusques à ma majorité, madame. si vous me le permettez. Je vais employer quelques mois à voyager en Irlande, et je reviendrai ici, à peu près au moment où je serai majeur; à moins que vous et mon père, d'ici là, ne retourniez en Irlande. »

—« C'est ce qui ne sera sûrement pas,

si je puis l'empêcher, comptez-y bien," dit lady Clonbrony.

Lord Colambre et miss Nugent soupirèrent.

« Et certainement, Colambre, je trouverais fort mauvais, de votre part, que vous finissiez par vous faire le partisan de l'Irlande, comme Grâce Nugent. »

« Partisan ! non; j'espère que je ne suis pas le partisan, mais l'amie de l'Irlande, » dit miss Nugent.

— « Sottise, mon enfant ! Je ne puis souffrir d'entendre dire, surtout à des femmes, à de jeunes demoiselles, qu'elles sont amies de tel ou tel pays? — elles feraient mieux d'être amies d'elles-mêmes, et de leurs amis. »

« J'ai eu tort, » dit miss Nugent, « de me nommer l'amie de l'Irlande; j'ai voulu dire que l'Irlande a été pour moi amicale; que j'y ai trouvé des amis, quand je n'en avais point ailleurs; que là, chez

vous, comme si j'eusse été chez moi, j'ai reçu de vous les plus tendres soins; que j'y ai passé mes premières et mes plus heureuses années, et que je ne puis jamais l'oublier. Ma chère tante, j'espère que vous ne désirez pas que je l'oublie.»

« Dieu m'en préserve ! ma chère Grâce, » dit lady Clonbrony, touchée de son air et du son de sa voix, « Dieu m'en préserve ! je ne puis souhaiter que vous soyez autre que vous n'êtes; car je suis convaincue qu'il n'est rien que je puisse vous demander que vous ne soyez disposée à faire pour moi : et, croyez-moi, il est peu de choses, mon enfant, que je ne fisse pour vous. »

A l'instant, les yeux de sa nièce exprimèrent un souhait.

Lady Clonbrony, quoiqu'elle ne fût pas ordinairement très-prompte à deviner ce que les autres souhaitaient, com-

prit, et répondit avant que sa nièce eût hasardé sa requête.

« Demandez-moi tout, hors cela, Grâce. Retourner à Clonbrony, tant que je pourrai demeurer à Londres, c'est ce que je ne puis ni ne veux faire pour vous, ou pour qui que ce soit. » Et regardant son fils avec toute la fierté de l'entêtement, elle ajouta : « Ainsi, qu'il n'en soit plus question — Allez où il vous plaira, Colambre, et je demeurerai là où je veux être : je suppose que votre mère a le droit de vous dire cela. »

Son fils, avec beaucoup de respect, l'assura qu'il était loin de vouloir la gêner dans l'usage du droit incontestable qu'elle avait de juger elle-même en ce qui la concernait; qu'il ne s'était jamais permis autre chose que de l'informer de quelques circonstances relatives à ses affaires, qu'elle paraissait ignorer totale-

ment, et qu'il était peut-être dangereux qu'elle ignorât plus long-temps.

« Ne me parlez pas d'affaires, » s'écria-t-elle en dégageant ses mains de celles de son fils. « Parlez-en à milord, ou à ses agens, puisque vous allez en Irlande. Je n'entends rien aux affaires; mais ce que je sais bien, c'est que je vivrai à Londres tant que je pourrai; et que, quand je n'y pourrai plus vivre, je ne vivrai nulle part. Voilà comme j'envisage la vie, et telle est ma résolution, une fois pour toutes; car si personne de la famille Clonbrony n'a de l'âme, grâce au ciel, j'en ai. » En achevant ces mots, elle s'éloigna majestueusement, et sortit. Lord Colambre la suivit; car, après la résolution qu'il avait prise, et la promesse qu'il venait de faire, il n'osa pas s'exposer, en ce moment, à un tête-à-tête avec miss Nngent.

Il devait y avoir, dans la soirée, un

concert chez lady Clonbrony ; et, comme de raison, mistriss et miss Broadhurst devaient s'y trouver. Pour qu'elles n'apprissent pas trop brusquement la nouvelle du prochain départ de son fils pour l'Irlande, lady Clonbrony écrivit à mistriss Broadhurst, et l'engagea à venir une demi-heure plutôt que l'heure fixée, parce qu'elle voulait l'entretenir de quelque chose de *particulier*, qui venait d'avoir lieu.

Comme ce qui se passa dans ce conseil privé ne paraît point avoir influé sur les affaires, nous nous dispenserons de le rapporter. Il suffira d'observer qu'on y parla beaucoup, et qu'on ne fit rien. Toutefois, miss Broadhurst n'était pas une jeune personne qu'on pût facilement tromper, même lorsque ses passions y étaient intéressées. Dès que sa mère lui eut appris le projet de départ de lord Colambre, elle devina tout. Elle avait

une âme forte, et elle était capable d'envisager avec fermeté la vérité. Environnée, comme elle l'avait été, de tous les moyens de se satisfaire, que peuvent procurer la richesse et la flatterie, elle avait découvert de bonne heure ce que bien des gens, dans la même situation, ne reconnaissent qu'à un âge avancé; elle savait que les plaisirs purement personnels peuvent bien nous rendre incapables de contribuer au bonheur des autres, mais qu'ils ne nous rendent pas heureux. Méprisant les flatteurs, elle avait résolu de se faire des amis, et de prendre pour cela le seul moyen qui fût sûr, celui de les mériter. Son père avait acquis et réalisé une immense fortune, par une grande puissance de calcul, et par sa continuelle application; les facultés qu'elle avait reçues ou apprises de son père, elle en fit usage dans un champ plus vaste. Il s'était borné à des spécu-

lations pour acquérir de l'argent ; elle étendit les siennes à la recherche du bonheur. Il calculait, supputait ; elle appréciait. Il était avare ; elle était généreuse.

Miss Nugent s'habillait pour le concert ; ou plutôt, à moitié habillée, et assise devant sa glace, elle réfléchissait, quand miss Broadhurst entra chez elle. Miss Nugent congédia sa femme de chambre.

« Grâce, » lui dit miss Broadhurst, avec un air ouvert, résolu, calme, « vous et moi, nous pensons à la même chose, à la même personne. »

« Oui, à lord Colambre, » dit miss Nugent, ingénuement, et d'un air triste.

— « En ce cas, je puis mettre tout d'un coup votre esprit en repos, ma chère amie, en vous assurant que je ne penserai plus à lui. Que j'aie pensé à lui,

je ne le nierai pas. J'ai cru que si, nonobstant la différence de nos âges, et d'autres différences encore, il me préférait à toute autre, je le préférerais aussi à tous ceux qui m'ont recherchée jusqu'à présent. Dès notre première entrevue, j'ai bien reconnu qu'il n'était pas homme à me faire la cour à raison de ma fortune; et j'ai pu encore juger assez froidement pour m'apercevoir que, probablement, ma personne ne lui inspirerait pas de l'amour. Mais j'étais trop orgueilleuse dans mon humilité, trop confiante en moi-même, trop brave, trop ignorante; en un mot, je ne connaissais rien à tout cela. Nous sommes tous, plus ou moins, sujets aux illusions de la vanité, de l'espérance et de l'amour. Moi-même, moi! qui me croyais si clairvoyante, je ne savais pas que Cupidon, agitant ses ailes, pouvait mettre toute l'atmosphère en mouvement; changer la taille, les proportions, la couleur, la

valeur de chaque objet ; nous conduire dans un *mirage*, et nous abandonner ensuite dans un affreux désert. »

« Ma chère amie ! » dit miss Nugent d'un air compâtissant.

— « Mais il n'y a qu'un lâche ou qu'un sot qui puisse s'abandonner aux pleurs dans ce désert, au lieu de chercher à retrouver son chemin, avant que la tempête se soit élevée, et en ait fait disparaître toutes les traces. Mais, laissant le style figuré, je vous dirai tout simplement que vous pouvez être sûre que je ne penserai plus à lord Colambre. »

— « Je crois que vous prenez le bon parti ; mais je suis fâchée, très-fâchée que vous soyez obligée de le prendre. »

— « De grâce ! épargnez-moi votre chagrin ! »

« Mon chagrin est pour lord Colambre, » dit miss Nugent. « Où trouvera-t-il une femme semblable ? non pas en

miss Berryl, assurément. Toute jolie qu'elle soit, ce n'est pourtant qu'une jolie femme, une élégante! est-il possible que lord Colambre! lord Colambre! préfère une fille comme celle-là..... lord Colambre! »

Miss Broadhurst regarda attentivement son amie en l'écoutant; elle vit la franchise dans ses yeux; elle vit que miss Nugent ne se doutait pas qu'elle était elle-même la personne aimée.

« Dites-moi, Grâce, êtes-vous fâchée que lord Colambre parte? »

— « Non! j'en suis bien aise. J'en ai été affligée dans le premier moment; mais à présent, j'en suis contente: cela peut le préserver d'un mariage indigne de lui, le rendre à lui-même, et le réserver pour.... pour la seule femme que j'aie jamais vue qui lui convienne, qui vaille autant que lui, qui l'apprécierait et l'aimerait comme il mérite d'être apprécié et aimé. »

— « Arrêtez, ma chère; si vous parlez de moi, je ne suis pas, je ne puis jamais être cette femme. Ainsi, puisque vous êtes mon amie, puisque vous désirez mon bonheur, car je suis sûre que vous le désirez sincèrement, je vous conjure de ne plus présenter cette idée à mon esprit — Elle en est sortie, je l'espère, pour toujours: il est important pour moi que vous le sachiez, que vous le croyiez. Dorénavant, qu'il ne soit plus question de ce sujet entre nous, ni de près, ni de loin; nous avons assez d'autres sujets de conversation, et nous n'avons pas besoin de recourir à un pernicieux commérage sentimental. Il y a une grande différence entre avoir besoin d'une *confidente*, et accorder sa confiance à une amie. Ma confiance, vous la possédez entièrement; tout ce qui est dans mon âme, tout ce qui doit en être connu, vous le connaissez. Et maintenant, je vais vous laisser achever

tranquillement votre toilette pour le concert. »

— « Oh ! ne vous en allez pas ! vous ne me gênez point, je serai habillée dans un moment. Demeurez avez moi, et soyez sûre que ni à présent, ni jamais, je ne vous entretiendrai sur un sujet que vous voulez que j'évite ; je pense absolument comme vous sur les *confidentes* et le commérage sentimental, et je vous approuve fort de ne pas les aimer. »

Un grand coup de marteau à la porte annonça qu'il arrivait déjà du monde.

« Ne pensez plus à l'amour, mais occupez-vous d'être belle et de vous faire admirer, tant qu'il vous plaira, » dit miss Broadhurst. « Habillez-vous bien vite ; c'est la toilette qui est à l'ordre du jour. »

« Elle est à l'ordre du jour et de la nuit ; et tout cela pour des gens dont je ne me soucie pas le moins du monde, »

dit Grâce; » et c'est ainsi que se passe la vie!»

« Bon Dieu! miss Nugent, » s'écria Petito, la femme de chambre de lady Clonbrony, en entrant d'un air consterné; « vous n'êtes pas encore habillée! Milady est descendue avec mistriss Broadhurst; et lady Pococke, et l'honorable mistriss Trembcham sont arrivées; et Signor, le chanteur italien, était, depuis une demi-heure, à se promener seul, et désolé, dans les appartemens, et je m'étonnais de ce que personne ne sonnait pour moi; mais milady s'est habillée, Dieu sait comment, sans personne.... pour l'amour de Dieu! miss Nugent, si vous pouviez rester tranquille, seulement une demi-seconde. Si bien que j'ai songé à entrer chez miss Nugent; car ces demoiselles jasent si fort, me suis-je dit à la porte, qu'elles ne s'apercevront pas que le temps s'écoule, si je ne les en avertis. Mais, à présent, milady

est descendue, et rien ne nous oblige à agacer nos nerfs; nous pouvons prendre les choses tranquillement et sans en perdre la tête. — Mais n'est-ce pas, mesdames, un mouvement bien soudain que celui de notre jeune lord. d'aller en Irlande! Prenez donc garde; miss Nugent, vos mouvemens sont aussi trop prompts, et votre habillement par derrière est tout je ne sais comment.» — « Oh! n'y prenez pas garde,» dit la jeune personne en échappant de ses mains, « il ira à merveille comme cela; je vous remercie, Petito.»

« Il ira à merveille comme cela, n'y prenez pas garde,» marmotta entre ses dents Petito, en suivant de l'œil les deux amies qui descendaient ensemble l'escalier, «je ne puis tenir à habiller une jeune demoiselle qui dit toujours, n'y prenez pas garde, c'est à merveille cela; et ne jamais faire une confidence, ne jamais dire un mot de ses secrets, c'est ce que

je ne puis pardonner à miss Nugent ; et miss Broadhurst, qui me présente les épingles, comme pour me dire, *faites votre besogne, Petito, et ne parlez pas.* — C'est aussi trop impertinent ; comme si on n'était pas de chair et d'os tout de même qu'elles, et comme si on n'avait pas le droit de parler et de tout entendre aussi bien qu'elles ; et mistriss Broadhurst aussi, qui est en conseil privé avec milady, et qui pince sa bouche et prend ses airs de la Cité, et interrompt la conversation quand j'entre, pour parler de tabac, comme si j'étais une niaise qui va croire qu'elles se retirent dans ce cabinet pour parler de tabac. Il me semble, à moi, que la femme de chambre d'une femme de qualité a droit à la garde des secrets de sa maîtresse, comme à celle de ses bijoux ; et si milady Clonbrony était réellement une femme de qualité, elle considérerait que l'un fait aussi bien partie que l'autre de mes attributions.

Ainsi, je dirai ce soir à milady, comme je lui dis toujours quand elle me fait enrager, que c'est la première fois que je suis en condition dans une famille irlandaise, et que je n'en connais pas les usages. — Elle me dira alors bien vite qu'elle est née dans le *Hoxfordshire*, et je lui répondrai, avec mon petit air insolent, « vous y êtes née, milady ! Ah ! c'est vrai ; mais j'oublie toujours que vous êtes Anglaise. » Peut-être alors elle me dira : « Vous oubliez! c'est-à-dire que vous vous oubliez étrangement, Petito ; » et je répondrai, en prenant mon air digne, « si milady le croit ainsi, je ferai mieux de prendre mon congé. » Et je voudrais bien qu'elle me prît au mot, car lady Dashfort est une bien meilleure condition, m'a-t-on dit; et je sais qu'elle se meurt d'envie de m'avoir.

Après avoir pris cette résolution, Petito mit fin à son soliloque, qui semblait devoir être éternel, et alla joindre dans

l'antichambre les gens de milord, pour écouter le concert et prononcer son jugement sur tout, en regardant entre les têtes dans le salon d'Apollon; car ce soir l'Alhambra avait été changé en salon d'Apollon. Elle remarqua que tandis que tout le monde se pressait en cercle autour d'un virtuose qui chantait, miss Broadhurst et lord Colambre, debout, hors du cercle, paraissaient s'entretenir de choses sérieuses. Petito aurait donné volontiers les trois premières robes qu'elle attendait de lady Clonbrony, ou en cas qu'elle sortît de chez elle, une des meilleures robes de lady Dashfort, à l'exception de celle de velours ponceau, uniquement pour entendre ce que miss Broadhurst et lord Colambre se disaient. Hélas! elle ne put que voir le mouvement de leurs lèvres, et il lui fut impossible de deviner s'ils parlaient de musique ou d'amour; si le mariage serait fait ou rompu. Mais le

style diplomatique étant devenu familier aux femmes de chambre, mistriss Petito s'entretint de la chose avec ses amis, dans l'antichambre, avec l'air mystérieux et important d'un chargé d'affaires, ou de la femme d'un chargé d'affaires. Elle parla de son *opinion particulière*, *de l'impression qui était restée dans son esprit*, de ses raisons *confidentielles* pour penser ainsi; elle dit qu'elle *le tenait de bonne source*, mais qu'elle devait *éviter de compromettre ses autorités*.

Nonobstant toutes ces autorités, lord Colambre quitta Londres le lendemain, et prit le chemin de l'Irlande, déterminé à voir et à juger par lui-même, et à reconnaître si l'horreur que sa mère avait conçue de ce pays avait des causes raisonnables, ou n'était qu'un caprice.

Cependant, le bruit se répandit dans Londres, que lord Colambre était allé en Irlande, pour prendre quelques ar-

rangemens relatifs à son prochain mariage avec la riche héritière miss Broadhurst. Il serait difficile de dire qui contribua le plus à accréditer ce bruit, de mistriss Petito ou de sir Térence O'Fay; ce qui est certain, c'est qu'il fut très-utile à lord Clonbrony, en apaisant ses créanciers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

